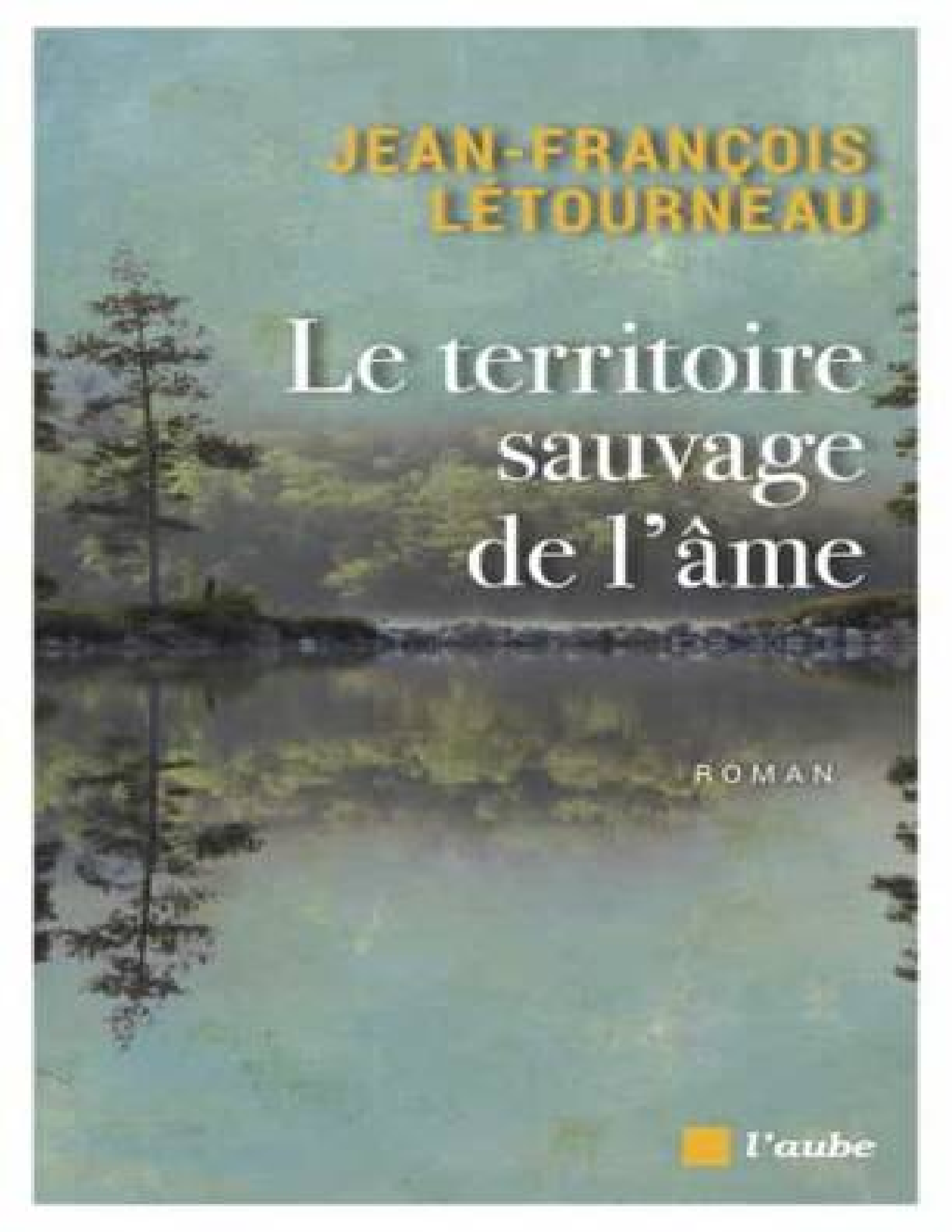




JEAN-FRANÇOIS
LÉTOURNEAU

Le territoire sauvage de l'âme

ROMAN

 l'aube

LE TERRITOIRE SAUVAGE DE L'ÂME

OceanofPDF.com

Collection [*Regards croisés*](#)

Ouvrage édité par Manon Viard

© Les Éditions du Boréal, 2021

© Éditions de l'Aube, 2023

pour la langue française pour tous pays

à l'exception du Canada

www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-5141-8

[*OceanofPDF.com*](#)

Jean-François Létourneau

Le territoire sauvage de l'âme

roman

éditions de l'aube

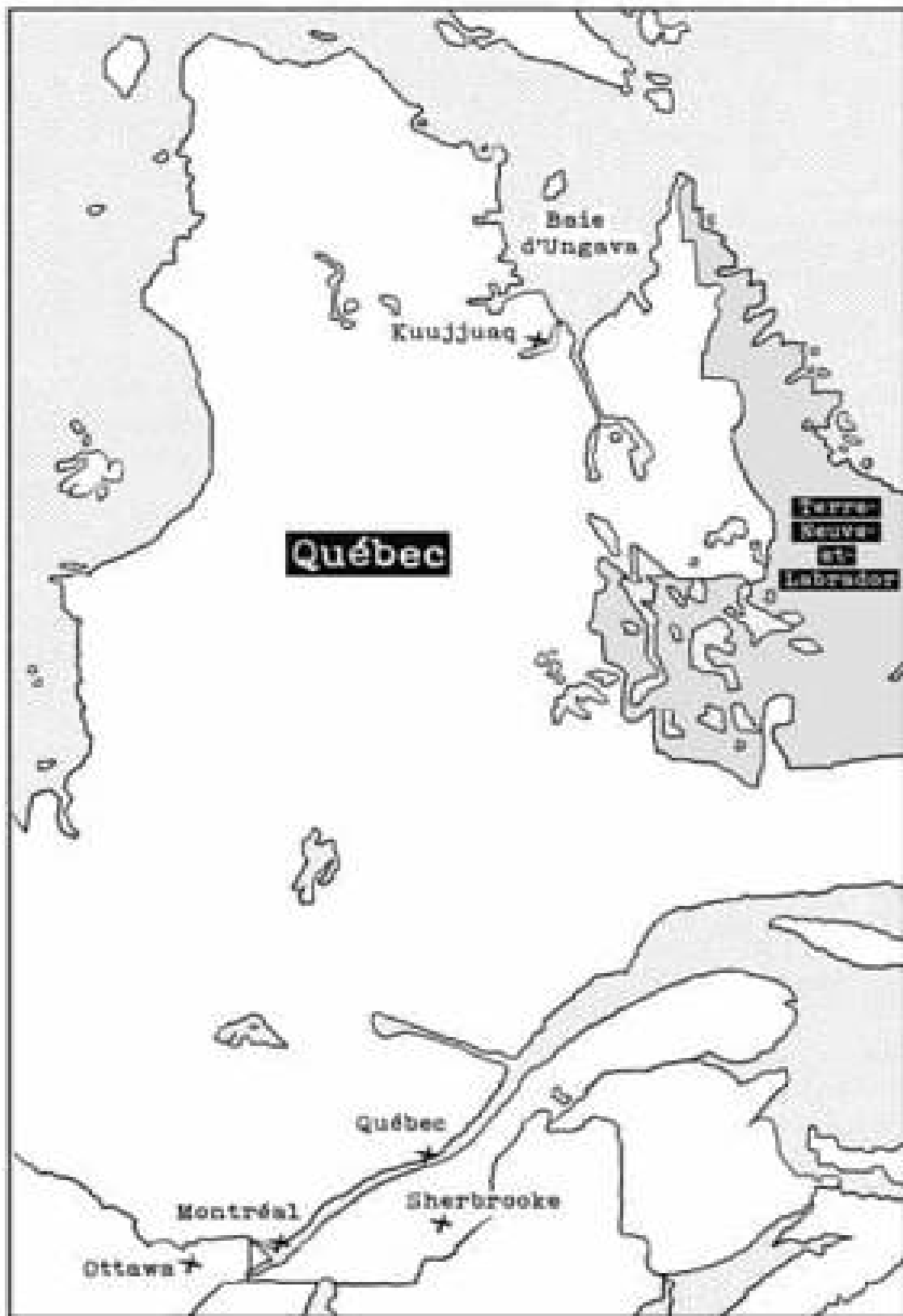
OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Le Territoire dans les veines, Mémoire d'encrier, 2017

OceanofPDF.com

À Élisabeth



OceanofPDF.com

« Les territoires sauvages de l'âme se réduisent comme peau de chagrin
[...]. Où pourra-t-on aller quand il n'y aura plus de terre ? Dans le ciel bleu
? Au fond de la mémoire ? »

RICK BASS, *Les Derniers Grizzlys*

« C'est le territoire de l'âme qu'il faut reconquérir. »

PIERRE PERRAULT

« *Love has no rules love can't be owned*
[...]

There is a place where we belong
Love will find its way and we'll get along. »

ELISAPIE ISAAC ET ALAIN AUGER (Taima), *Time*

OceanofPDF.com

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)
- [21](#)
- [22](#)
- [23](#)
- [24](#)
- [Note](#)

L'avion décolle, arrache ses tonnes de mécanique au macadam de la piste, soulève ton cœur jusque dans ta gorge. Dans deux heures et demie, tu auras survolé du sud au nord l'immense territoire où tu es né. Montréal-Kuuujuaq. Bienvenue sur les ailes de First Air.

Autour de toi, des familles discutent en inuktitut. Tu ne comprends rien, n'arrives pas à distinguer à quel moment les mots commencent, quand ils se terminent. On dirait une seule et même phrase tirée d'un pays inconnu. Les parents rient entre eux, les enfants boivent du Coke en se chamaillant, surexcités par leur séjour en ville, le *fast-food*, les embouteillages, les magasins à grande surface. Tu aimerais leur parler, ne peux que leur sourire.

À l'avant, des passagers penchés sur leur portable : anthropologues, biologistes, géologues. Pour les rescapés des études supérieures, le Nord est un grand terrain de jeu. Mythique, enneigé, infini. Une illusion. Pour les adolescents assis à l'arrière, au fond de l'avion, capuchon sur la tête et écouteurs dans les oreilles, le Nord, c'est chez eux. Ils ne t'ont pas regardé quand tu es passé devant eux, toi qui brûlais d'envie de les saluer, de te présenter. Tu l'apprendras bien assez vite : ils détestent les sourires de rentrée scolaire.

Tu saisis une revue dans la pochette du siège devant toi. Les articles abordent les réalités de la vie dans le Nord. Les textes sont en inuktitut, en anglais et en français. Trois langues pour un pays. L'écriture syllabique t'intrigue. Tu te demandes quand, par qui et pour quoi a été inventé ce code. Tu passes les photos d'ours polaires et de renards arctiques, les panoramas de fjords, de toundra ou d'aurores boréales. Tu t'arrêtes sur l'article qui relate la course de traîneaux à chiens de l'hiver dernier.

Ivakkak, le nom de la compétition, signifie « Quand les chiens courent à bonne allure ». La course a été créée au début des années 2000. C'est une façon de garder en mémoire les déplacements ancestraux dans la toundra,

de célébrer les liens entre les hommes et les bêtes qui parcourent le territoire ensemble depuis des milliers d'années. Les chiens ont été au cœur de la vie des Inuit jusqu'aux événements que les habitants du Nunavik nomment « le massacre des années cinquante ». Les forces de l'ordre avaient alors procédé à l'abattage de milliers de chiens de traîneau. Pour les autorités, il s'agissait de contrôler une population malade qui représentait une menace à la sécurité des villageois. Les Inuit, de leur côté, y ont vu une attaque à l'âme de leur culture, une politique pour accélérer la sédentarisation des familles, pour les empêcher de se déplacer sur leur terre comme elles l'avaient toujours fait. Les chiens aidaient à traquer le gibier, protégeaient contre les ours polaires, ramenaient au campement les chasseurs perdus en plein blizzard. Après le massacre, on a vendu des motoneige aux Inuit.

Les rires des chasseurs américains assis un peu plus loin te tirent de ta lecture, enterrent les discussions en inuktitut autour de toi. Les hommes avec leur casquette, une Budweiser entre les mains, rêvent bruyamment de leur trophée de chasse. Ils sont dans leur bon droit ; ils ont payé des milliers de dollars pour le voyage d'une vie. Les photos seront éclatantes, et les panaches, bien exposés à la visite dans les bungalows.

Pendant que l'appareil entreprend une boucle au-dessus du lac Saint-Louis, tu te demandes ce que tu fais, seul, dans cet avion. Par le hublot, au loin, tu aperçois les gratte-ciel du centre-ville. Sous l'avion, le fleuve dans lequel tu ne t'es jamais baigné. Très vite, la métropole et les eaux vertes du Saint-Laurent sont remplacées par les clochers d'église qui se dressent sur la plaine agricole, quadrillée par des kilomètres de rangs rectilignes.

Après quelques minutes de vol, les boisés, d'abord enserrés sur les berges des ruisseaux, gagnent peu à peu du terrain sur les cultures et rejoignent les érablières ombrageant les premiers coteaux. Trop nerveux pour déjeuner avant le départ, tu es rattrapé par la faim alors que l'image de ton père t'apparaît. Il est debout dans la cuisine de la vieille maison en bois, au fond du rang où tu es né. Il fait cuire des steaks de chevreuil sur le poêle Bélanger. Il a mis trop de beurre dans la poêlonne, sa bière tiédit sur le

comptoir de la cuisine et il fredonne des chansons de viande de bois : « *Si tu veux des lièvres / tu n'as qu'à courir après / là-bas dans ces petits bois de forêt / y en a des gros paquets.* » Ton père te l'a dit et répété : il y a un air traditionnel pour chaque moment du quotidien. Mais tu n'as pas envie de chanter.

Les collines prennent du relief, se métamorphosent en montagnes. Le massif laurentien, le gardien de l'arrière-pays, ce que les gens de Montréal appellent « le Nord ». Tu as une pensée pour les voyageurs, les coureurs des bois, les gars de chantier, tous ces François Paradis perdus dans la tempête. Des falaises rocheuses plongent dans d'innombrables lacs, striés par les hors-bord des plaisanciers. Des chalets apparaissent sur les berges, reliés au monde par des routes qui cisailent la forêt. Tu t'attendais à du vert partout, à du résineux sur des milliers de kilomètres. Mais ici, une voie routière. Là-bas, une autre. Puis encore une. Ces rivières de gravier, nouvelles veines du pays, sortent le bois à pleins camions, mènent les citadins et leur marmaille à leur résidence secondaire, les chasseurs et les pêcheurs à leur camp transformé en chalet quatre-saisons avec télé satellite. Les Inuit autour de toi jouent aux cartes, indifférents aux émotions de ce « *filz déchu d'une race surhumaine* » qui contemple sa contrée du haut des airs. Les chants de ton père, la poésie d'Alfred DesRochers, les campagnes carrées ou les forêts de feuillus et de conifères : ce territoire n'est pas le leur.

Après la première heure de vol, la taïga prend ses aises, un défilé d'épinettes noires et de tourbières. Ici et là, quelques bosquets de mélèzes. Tu ne connais pas grand-chose des nomades qui ont longtemps parcouru cette région, qui la parcourent encore. Les familles quittaient le campement estival et remontaient les rivières jusqu'à leur territoire de chasse, un long voyage en canot avant l'arrivée du gel et du froid. À la tête des eaux, en plein cœur du territoire que les gens venus de l'autre côté de l'Atlantique allaient appeler le Québec, elles se rencontraient pour commercer, se marier ou guerroyer. Les unes venues du « *fleuve qui marche* » et les autres des grandes rivières froides du Nord. Des centaines de kilomètres, en canot et à pied, des familles entières qui, par leurs échanges sur la ligne de partage des

eaux, se donnaient des nouvelles du territoire. Pas un endroit où elles n'aient passé, qu'elles n'aient nommé et aimé.

Quand les Européens, tes ancêtres, sont arrivés, ils n'ont vu qu'une terre de Caïn, une contrée de roches et de brumes, de mouches et d'épinettes, parcourue par des bandes de sauvages sans culture ni religion. Cette histoire de nomades affamés poursuivant des caribous, c'est celle qu'on t'a transmise. Dans l'avion, tu souris à une jeune fille, son visage glissé entre les deux sièges devant toi. Ses yeux noirs te racontent un autre monde, celui dont personne ne t'a jamais parlé.

Tu es incapable d'imaginer le quotidien de la jeune Inuk assise devant toi. À part *Agaguk* qu'un frère défroqué t'a fait lire en première secondaire et le roupillon que tu as piqué au cinéma pendant *Atanarjuat*, tu ne connais pas grand-chose de son peuple, de la vie de ses ancêtres. Tu ne peux la saluer dans sa langue et tu as appris il y a quelques jours à peine la différence entre le Nunavik et le Nunavut. Pourtant, tu t'en vas vivre dans son village, tu t'en vas enseigner dans son école.

Tu somnoles quelques minutes, le temps de rêver à la toundra dans sa longue nuit rocheuse de bout du monde. Tu te réveilles aussitôt : les gens qui y vivent, comment sont-ils ? Tu épies les familles éparpillées dans l'avion, incapable de concevoir la géographie de ce pays, de t'imaginer converser – dans quelle langue ? – avec les gens qui l'habitent.

L'avion entame sa descente. Par le hublot, tu aperçois le village, déposé comme un jouet d'enfant sur les berges d'une immense rivière. À travers la grisaille, le crachin et le roc, les maisons colorées, typiques des villages du Nunavik, essaient d'égayer le paysage morne. Tu distingues l'aréna, ce que tu imagines être l'école, le centre communautaire. Des camionnettes et des quatre-roues en modèle réduit circulent dans les rues de gravier.

Sur la carte du Nunavik imprimée au dos de la revue, tu suis du doigt le cours de la rivière Koksoak. Elle se jette dans la baie d'Ungava, plus loin au nord. Dans ta tête, tu essaies de prononcer les noms des quatorze communautés inuit : Kangiqsualujjuaq, Kuujjuaq, Tasiujaq, Aupaluk, Kangirsuk, Quaqtaq, Kangiqsujaq, Salluit, Ivujivik, Akulivik, Puvirnituk,

Inukjuak, Umiujaq, Kuujjuarapik... Que faire de tous ces « Q », de tous ces « K » ? Quelles histoires racontent ces toponymes ?

Malgré tes diplômes universitaires, tu ignores que le gouvernement québécois de Jean Lesage, celui dont ton père a été si fier, celui qui était maître chez lui, a rebaptisé les villages inuit dans les années 1960. Port-Nouveau-Québec, Notre-Dame-de-Maricourt, Notre-Dame-de-Quaqtaq, Saglouc, Port-Lapérouse, Poste-de-la-Baleine... Quelle histoire raconte-t-on ici ? Tu n'en sais rien. Mais demain, tu enseigneras les règles des participes passés à des adolescents de Kuujuaq.

Tu abandonnes la carte et la revue. Désespéré, paniqué, tu souhaites un blizzard venu du nord ; tu pries pour que le tarmac soit envahi par un troupeau de caribous ou de bœufs musqués. Tu supplies n'importe qui, n'importe quoi, du moment que le pilote fasse demi-tour, que tu n'aies pas à quitter le monde connu et réconfortant de l'avion.

Tu ne connais rien du Nord.

Tu ne connais même pas le territoire que tu viens de survoler. Un coin de pays que tu croyais aimer.

Il est trop tard.

Dans quelques minutes, tu marcheras sur la terre des Inuit.

OceanofPDF.com

Tu es arrivé depuis quelques jours. Tu as fait le tour du village, joué au hockey dans la rue avec les enfants. À l'épicerie, le prix du lait et du jus d'orange t'a étonné, mais peut-être moins que les Big Mac congelés, enroulés dans les papiers du restaurant comme si tu venais de passer au service de commande à l'auto.

Quand l'avion s'est immobilisé, tu as ramassé ton bagage à main dans le compartiment au-dessus de toi, salué l'hôtesse qui t'invitait à descendre l'escalier. En foulant le tarmac sous la pluie, tu as pris une grande respiration ; l'odeur du kérosène t'a fait chanceler quelques secondes. Le vent du nord, le vrai, celui de la toundra, râpait les collines rocheuses ceinturant le village. Tu devais te pencher vers l'avant, tête baissée, pour parvenir à avancer. Avant d'entrer dans le bâtiment principal de l'aérogare, tu as murmuré une vieille chanson de Richard Desjardins : « *Le caribou couché dans la gueule du loup / j'ai pris de vieilles étoiles pour me faire un igloo.* » Les gens sont venus te serrer la main, tu t'es présenté : le nouvel enseignant. Un autre.

La directrice de l'école, Phoebe, t'attendait dans la camionnette de la commission scolaire. À la radio, l'animatrice parlait en inuktitut, racontait tu ne savais pas quoi. Sa voix a été remplacée par un air de country chanté dans la même langue et Phoebe a baissé le son. Elle parlait français. Grâce à – ou à cause de – René Lévesque. Tu t'es senti un brin rassuré, même si, au nord du 55^e parallèle, tu te doutes que Ti-Poil n'incarne pas la figure réconfortante que ton père t'a décrite. Tu l'ignoris à ce moment-là, mais les dirigeants inuit rêvent de l'équivalent d'une Loi 101 pour défendre leur langue. Les plus vieux respectent ce que Lévesque a fait pour les siens ; ils saisissent moins bien pourquoi on leur refuse, à eux, ce qui a fonctionné pour les autres. Défendre sa langue est une chose, mais l'enfoncer de force dans la gorge des autres ? Les enfants du Nunavik sont scolarisés en

inuktitut jusqu'en quatrième année du primaire ; puis les parents doivent choisir l'enseignement en français ou en anglais. Le taux de décrochage témoigne de la pertinence d'un système répondant davantage aux besoins du Sud qu'à la réalité du Nord. Voilà le genre de truc que tu aurais dû intégrer avant de monter enseigner au Nunavik.

Vous êtes descendus vers le village par le chemin de l'aéroport qui surplombe la rivière. À la hauteur de Kuujjuaq, « la Grande Rivière », la Koksoak, est à peu près large comme le fleuve sous le pont de Trois-Rivières. D'ailleurs, on l'appelle « rivière » par contamination de l'anglais. En réalité, la Koksoak est un fleuve ouvert aux marées de l'Ungava, mythique et puissant comme les contrées rocheuses qui le font naître.

« Tu vas voir, bientôt, elle sera gelée. Tu pourras aller de l'autre côté à pied ou à ski de fond. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais les profs aiment beaucoup marcher. Au village, ce sont les seuls qui se promènent à pied. Faut croire que les Inuit ont assez marché dans leur histoire. Fort-Chimo est de l'autre bord de la rivière, un peu en aval. C'est l'ancien emplacement de Kuujjuaq. *Chimo* est la déformation de *Saimuk*, une forme de salutation qui veut dire "Serrons-nous la main !". Tu vas voir, dans le Nord, tout le monde se serre la main tout le temps. Un petit conseil : enlève tes mitaines si tu ne veux pas avoir l'air impoli. Dans le vieux Chimo, il y a encore des bâtisses, le vieux poste de traite. Ma mère est née là-bas. Tu sais, comme dans le temps des "Esquimaux". »

Elle s'est esclaffée. Tu as ri avec elle sans trop savoir pourquoi. À l'entrée du village, un *inukshuk* géant, haut de plusieurs mètres, souhaite la bienvenue aux visiteurs. La directrice te l'a pointé en silence, puis vous êtes passés devant le centre communautaire, avez traversé un quartier.

« Ici, on appelle ça le *downtown*. Ce sont les premières maisons qui ont été construites par le gouvernement. Les plus vieux du village ont eu le temps d'avoir trois vies. D'abord celle des Inuit, dans la toundra, nomade. Celle d'ensuite, suspendue entre la banquise et les maisons surchauffées du gouvernement. Et celle d'aujourd'hui : trois générations entassées sous le même toit, dans un mélange d'internet et de chants de gorge. »

La directrice s'est tue, a monté le son de la radio. L'animatrice devait raconter une histoire drôle ; ses phrases étaient entrecoupées de rires joyeux. Vous êtes passés devant l'épicerie, avez monté la côte de l'aréna. De là, la vue sur la rivière est magnifique. Tu aurais aimé t'arrêter, prendre le temps de contempler l'endroit où tu venais d'atterrir, où tu allais passer la prochaine année scolaire. Le ciel était immense ; un sentiment de claustrophobie t'a envahi et tu n'as rien demandé. De toute façon, tu n'étais plus certain que tes jambes allaient supporter ton corps si vous sortiez de la camionnette. Toute une année, dans ce village d'où on ne peut sortir qu'en avion. Toute une année, dans ce village où tu ne connais personne. Toute une année, dans ce village... dans ce village.

Vous êtes redescendus par le nouveau quartier, formé des maisons de la commission scolaire et de Makivik, la corporation qui gère les fonds générés par la Convention de la Baie-James et du Nord québécois. Ça te disait quelque chose, ton père t'en avait sûrement déjà parlé. Mais si la directrice t'avait questionné sur le contenu de cette entente, tu n'aurais pas eu grand-chose à en dire, à part ta fierté instinctive d'appartenir au peuple qui a fondé Hydro-Québec. Mais l'autre version de l'histoire ? Vous avez roulé en silence devant la coop, l'école, le Northern – genre de magasin général qu'on trouve partout dans le Nord canadien –, le bureau de poste.

« Voilà, on a fait le tour du village. Ton appartement, c'est celui-là. Si tu continues plus loin dans la rue, tu vas passer devant le restaurant et le bar et tu vas rejoindre la route de l'aéroport. La boucle est bouclée, c'est pas plus compliqué que ça. On se voit demain à l'école. »

Elle t'a laissé avec tes bagages au bord du chemin. Tu as passé l'après-midi à t'installer dans l'appartement de la commission scolaire : cuisine, salon, deux chambres et une salle de bains. Chaque jour, l'eau est livrée par un camion, un autre vient pour les eaux usées. Il n'y a ni aqueduc ni égout dans le permafrost, et tout le monde espère que le gars des eaux usées ne se trompera pas de sens avec sa pompe.

En fin de journée, tu t'es forcé à sortir – si tu t'étais écouté, tu serais resté couché sur le divan à regarder en boucle les nouvelles du sport – et tu es

allé te promener. Tu as monté la côte de l'aréna ; tu voulais revoir la rivière dans la lumière du couchant. Elle coule du sud vers le nord, de la taïga à la toundra. Peu importe où ton regard se posait : au-delà du village, il n'y avait rien. Vous étiez deux mille personnes isolées du reste du monde. S'il arrivait une catastrophe, une guerre, une pandémie, vous seriez livrés à vous-mêmes. Comment agiraient alors les Inuit avec les travailleurs blancs du village ?

Tu as continué à marcher, es sorti du village par le chemin de la dompe. Tu as marché longtemps dans les collines. Tu imaginais l'ombre des loups derrière les rochers, espérais apercevoir des caribous courir au loin, un troupeau de bœufs musqués dans la toundra. La nuit tombait ; tu as décidé de faire demi-tour. Tu as croisé quelques pick-up, tu t'es demandé où s'en allaient ces gens, qui eux se demandaient ce que tu foutais là, à marcher seul dans le noir. Un nouveau *Qallunaaq* au village !

Ce soir-là, ton premier au Nunavik, tu t'es perdu dans les rues mal éclairées, tu t'es retrouvé devant le bar. Tu entendais la musique country ; le stationnement était rempli de quatre-roues et de pick-up. La partie de hockey allait commencer à TSN, tu aurais pu entrer prendre une bière. Tu as continué jusqu'à chez toi, tu t'es assis sur les marches froides du perron.

Au moment où tu allais entrer, tu les as vus, pour la première fois de ta vie : des filaments verts, rouges et mauves qui ondoyaient dans le ciel. Tu es resté longtemps dehors. Assis dans la nuit froide, tu ressemblais à ce que tu étais : un *Qallunaaq* après sa première journée dans le Nord, hébété sous les aurores boréales comme un étranger perdu dans son propre pays, comme un dormeur qui se réveillerait dans le rêve – ou le cauchemar – d'un autre.

Seul.

OceanofPDF.com

L'endroit parfait.

À l'ombre de la prucheraie.

Guillaume est assis devant la forêt, sur la souche de la grande pruche, sous un ciel d'automne. Derrière lui se dresse la maison qu'il a construite à son retour du Nord. Les corniches et le revêtement en bois rappellent la maison canadienne de son enfance, celle de son père. Une grande galerie ceinture la maison sur trois de ses façades. La quatrième, celle qui donne sur la prucheraie au sud, est largement fenestrée. Quand Guillaume prend son premier café du matin, il a l'impression de respirer au rythme de la forêt.

La maison se trouve dans la vallée de la Massawippi, sur le flanc d'un coteau qui descend abruptement jusqu'à un ruisseau encaissé. Bordé de pins, de cèdres et de pruches, le ruisseau cascade entre les roches jusqu'à la rivière Massawippi, en plein cœur de la contrée des Wabanakis, le peuple du soleil levant. En amont, le fond rocheux rend la rivière cristalline et elle file de rapides en rapides sur quelques kilomètres, au grand bonheur des pêcheurs à la mouche. Puis, au gré des méandres, le courant s'évase entre les terres agricoles, avant de se jeter dans la rivière Saint-François à la hauteur du campus de l'université Bishop's. Massawippi, Bishop's, Saint-François : l'histoire de la région condensée en trois toponymes. De trois langues différentes.

À l'est de la maison, sur un plateau qui surplombe le ruisseau, les conifères laissent place à une érablière. À l'ouest et au sud, la forêt rejoint les champs des McDougall, la ferme la plus ancienne du coin. Les vieux cultivateurs, ceux qui ont vécu de la terre et de ses travaux, racontent que si un homme reste assis sans bouger, en silence, la nature a besoin d'une vingtaine de minutes pour oublier sa présence.

Quand Guillaume a défriché le terrain, il est resté un long moment devant

la plus grande pruche de la forêt, fasciné par le tronc qu'il ne parvenait pas à entourer de ses bras, par la cime qui se perdait dans le ciel, par les branches qui filtraient les rayons du soleil. Silencieux, il a mis sa main sur l'écorce, a senti la vie battre dans sa paume, le même bruissement qu'il percevait lorsqu'il posait la tête sur le ventre arrondi de sa blonde.

À l'époque où les premiers hommes sont arrivés par les chemins de colonisation, la pruche n'était qu'une jeune pousse tentant de se frayer un passage vers la lumière à travers le couvert des fougères. Puis, à mesure que la forêt reculait devant les chemins de terre, les routes d'asphalte, les autoroutes, elle s'est enracinée en s'élançant à l'assaut des nuages. Les hasards de la vie et de la mort ont fait que les chevreuils n'ont pas mangé ses nouvelles pousses. Les pluies, les neiges, les vents ont passé sur elle en la ployant sans jamais la rompre. Et elle est devenue immense. Jusqu'à ce que ses racines soient touchées par la machinerie au cours de la construction de la maison.

Quelques saisons plus tard, la pruche est morte. Debout. Encore solide. Elle était une chanson en toute saison, faisant le bonheur « *des pics de bois, des tites-ails et des mélanges* ». La voix de sa fille. Guillaume aurait aimé que l'arbre se rende jusqu'au bout du cycle, abattu un soir d'orage ou par les grands vents de l'automne. La pruche se serait décomposée en offrant un abri aux animaux, serait redevenue humus avant d'être rendue à la forêt, à la terre, aux étoiles. Mais les assureurs, calculs des actuaires à l'appui, n'ont pas voulu : trop risqué pour la maison et les fils électriques.

Guillaume a planté des centaines de milliers d'arbres dans le Nord ontarien. Six cennes pour chaque épinette noire : une façon comme une autre de payer ses études universitaires. Tous les printemps, il transplante de jeunes érables pour regarnir le boisé dans lequel il a construit la maison. Mais dans ses rêves, il ne voit que la pruche, la grande pruche centenaire, la cathédrale de bois, la mémoire des lieux. Il entend encore le fracas qu'elle a fait au moment où elle est tombée des cieux sur la terre.

Il ne reste de la pruche que cette souche sur laquelle il vient s'asseoir pour ignorer le temps qui passe. La fin de journée est chaude pour la saison, un

rappel de l'été qui s'en va avec les nuages. Il y a du vent, le chant des mésanges. Elles resteront pour l'hiver, c'est tout ce que Guillaume sait. Un verre de gin dans une main, *Le Journal des cinq saisons* dans l'autre, il lit avec lenteur, prend une gorgée entre chaque page.

Son esprit s'envole et son corps reste là, sur une souche, à l'ombre de la prucheraie qui commence à l'oublier. Une sitelle descend tête en bas le tronc d'un mélèze, les écureuils se poursuivent de branche en branche et les geais criaillent après les corneilles. Les vaches meuglent au loin dans les champs. Au détour d'une page, Guillaume relève la tête : une biche ! Comme si le livre l'avait fait apparaître. L'instant d'avant, il n'y avait rien ; et puis, cette biche, matérialisée, aux aguets. Ses oreilles se dressent, sa queue blanche remue. Guillaume est si près d'elle qu'il peut voir ses naseaux s'ouvrir et se refermer. Elle donne un coup de sabot sur le sol. Plus rien ne bouge. Elle fixe l'homme assis sur la souche.

Derrière Guillaume, au-delà de la maison et de la colline, il y a un marécage, traversé par la route de campagne qui mène de la ville à la maison. L'automne, les couleurs des arbres se meurent dans les eaux moirées du marais.

Devant lui, dans un rayon du couchant filtré par les pruches – cette lumière trop belle pour être décrite et qui donne le goût de croire en Dieu –, le temps s'arrête entre les branches des arbres et la rousseur de la biche.

La poésie d'être, et d'en jouir, emmuré dans la conscience des origines et de la mort.

La biche s'enfuit dans un fracas de branches cassées. Vingt minutes ont passé. Guillaume cale son verre ; le gin lui rappelle les odeurs de la toundra avant l'hiver. Assis sur la souche, il s'endort. Le livre de Rick Bass lui tombe des mains, rebondit sur la mousse de la forêt. Guillaume rêve.

Il rêve à une tente. À une tente comme dans le Nord. Ses amis et lui l'avaient érigée à l'ouest de la rivière Koksoak, dans un bosquet de mélèzes, au creux d'un vallon, à la jonction de trois lacs réunis par une série de ruisseaux.

Une tente comme dans le Nord.

Ici. Dans la vallée de la Massawippi.

À des milliers de kilomètres au sud de Kuujjuaq, à quelques kilomètres du centre-ville de Sherbrooke.

Une tente.

L'endroit parfait.

À l'ombre de la prucheraie.

OceanofPDF.com

Le lendemain, pendant que Caroline s'occupe d'aller déposer Marie-Claire à la garderie, Guillaume conduit Laure et Samuel à l'école. Ils montent l'allée à travers la prucheraie et rejoignent le chemin de campagne, au sommet de la colline. Puis ils descendent vers le marécage, envahi par les brumes de septembre. Les troncs pourris encore debout dans l'eau vaseuse prennent un air fantomatique et Guillaume a du mal à distinguer la cabane des castors au bout du marais.

Malgré la fraîcheur du temps, il baisse sa vitre, éteint la radio. Une odeur de feuilles mortes et de terre noire emplit l'auto. Passé le marécage, ils remontent en direction des hauteurs de la ville. Ils s'extirpent du brouillard quelques instants, le temps d'apercevoir le clocher de Beauvoir au nord, le sommet des monts de Stoke à l'est, puis ils redescendent vers le centre-ville enfoui sous les brumes des rivières. Au moment où ils disparaissent dans le brouillard, Laure et Samuel se mettent à s'engueuler. Guillaume rallume la radio, monte le son du bulletin de nouvelles. Les malheurs du monde enterrent les cris, les pleurs et les chicanes des enfants.

De retour à la maison, les brumes se sont dissipées sous le soleil de septembre. C'est presque l'été qui revient et Guillaume descend dans la prucheraie avec son deuxième café, arrosé d'une bonne rasade de brandy. C'est le premier mois de sa sabbatique. On est encore au tout début de la session, et ses collègues se promènent avec leurs piles de corrections en rêvant aux vacances des Fêtes. Toute une vie peut passer comme ça, à attendre une fin de session.

Assis sur la souche de la vieille pruche, Guillaume scrute la forêt, cherche l'endroit où dresser la tente prospecteur, une tente en toile épaisse comme on en trouve dans les pourvoiries, dans les anciens camps de bûcherons, derrière les maisons des *kokum* dans les réserves de la Côte-Nord ou de l'Abitibi. Guillaume l'a achetée d'un artisan, voisin de son père. Les

bonshommes vivent au fond d'un rang. C'est là que Guillaume a grandi, là qu'il voudrait encore vivre. Avec les vieux mal-commodes comme son père qui font leur bois de chauffage, ne sortent jamais sans leur .12 – juste au cas, des lièvres, des perdrix, un peu de viande de bois pour les mois creux de l'hiver –, passent leurs soirées à se bercer en racontant des histoires. Mais pour les enfants et l'école, pour Caroline et le travail, c'est plus pratique ici, pas trop loin de la ville.

Il finit son café. En déposant la tasse sur le sol, il aperçoit l'espace parfait, délimité par quatre cèdres qui se détachent entre les pruches et les épinettes. Idéal pour y attacher le double toit. Il s'imagine déjà sous la tente, racontant aux enfants le passé des bonnes femmes et des bonshommes qui ont fait le pays en vivant d'espérance et de labeur ; il s'entend partager avec les siens les contes et légendes d'une contrée qui s'est voulue libre et enracinée ; il se voit vivre, au quotidien, avec des histoires à dormir debout, des histoires pour réconcilier les rêves du Nord avec la nuit.

À l'aide de quatre palettes qu'il a récupérées à la sortie de la ville dans la cour de la quincaillerie, il se fait un plancher. Il les assemble avec des bouts de vieux deux par quatre, des restants qui datent de la construction de la maison. Ils ont quitté le Nunavik il y a quelques années, troqué la toundra contre la prucheraie. La maison debout, leur première fille est née. Ils l'ont appelée Laure, en souvenir de la mère de Guillaume, morte alors qu'il n'avait pas un an.

Quand elle est décédée, il paraît qu'il a neigé pendant quatre jours. Les premières neiges de l'hiver ! Elles s'étaient fait attendre jusqu'en février, jusqu'au jour où le cancer a sorti sa mère de l'hôpital. Pour de bon. Après son décès, il est tombé soixante-dix centimètres de neige. La police patrouillait en motoneige, les écoles ont été fermées pendant une semaine. Guillaume n'a jamais su quoi penser de cette histoire, il n'a aucun souvenir de sa mère. Et son père, quand il s'agit de l'hiver, il raconte pas mal n'importe quoi. Quand il bordait Guillaume, il lui décrivait ses courses en raquettes, les pistes des animaux, les collets tendus. Ces souvenirs de froid et de neige les apaisaient tous les deux. Avant d'éteindre la lumière, le père

embrassait son fils, et la forêt aux effluves de bois brûlé et de gomme d'épinette imprégnait les draps jusque dans les rêves. Guillaume a tant aimé les hivers de son père, le sourire qu'ils faisaient résonner dans sa voix.

Après Laure, le passage des saisons a ajouté Samuel et Marie-Claire à l'histoire de leur famille. Les enfants n'ont jamais connu leur grand-mère, mais ils adorent visiter le bonhomme au bout de son rang. Pas surprenant, avec la quantité de sirop d'érable qu'il verse dans leurs bols de petits fruits, avec toutes les menteries qui pimentent ses histoires !

Après s'être assuré de la solidité de la structure, Guillaume visse des feuilles de contreplaqué sur son assemblage de palettes, qu'il fixe sur trois troncs de cèdres écorcés couchés de travers. Il les a abattus pendant l'été parce que Caroline voulait plus de lumière dans le salon. Il n'a jamais coupé autant d'arbres depuis qu'il a installé sa famille dans le bois. Mais la matinée est douce, l'automne rougit dans les érables et il travaille sans se poser de questions. Le cèdre ne pourrit pas et la base de palettes est bien vissée.

Sur l'heure du midi, il mange un sandwich au jambon accompagné d'un V8, assis sur la souche sous le soleil de septembre. La moutarde, l'acidité du jus de légumes, le jambon passé à la moulinette : il se croirait avec son père, quand ils partaient bûcher ensemble. Ne manquent que l'odeur d'huile et d'essence, le vacarme de la *chainsaw*, les histoires à dormir debout pendant les pauses.

Après la sieste au pied d'une épinette, Guillaume monte les murs de quatre pieds avec le reste des deux par quatre. Le son de la *drill* et des vis résonne dans les bois, il sifflote *À la claire fontaine*. Il construit trois structures triangulaires pour le toit. Il les cloue à égale distance sur les deux murs latéraux. Ça branlotte un peu, mais ça fera ! On va pouvoir se tenir debout dans la tente, peut-être même y danser. En grimpant dans une échelle, il réussit à passer la toile par-dessus la structure en bois ; il commence par l'avant de la tente, puis déroule la toile vers l'arrière. Il attache le double toit aux quatre cèdres et la tente prospecteur est là, érigée à l'ombre de la prucheraie.

À l'intérieur, dans le coin gauche en rentrant, il place le poêle à bois – son père aurait dit la truie – sur quatre carreaux de céramique qu'il ne colle pas afin d'éviter que le premier gel ne les casse. Le voisin de son père, l'artisan qui a confectionné la tente, lui a refilé le poêle en fonte. Il a chauffé pendant des années la vieille cabane à sucre derrière la maison du père de Guillaume, avant qu'elle soit rénovée, électrifiée et vendue à des gens de la ville.

Avec le reste du bois de palette, Guillaume construit une boîte à bois, un lit de camp. Il ouvre son *sleeping* du Nord, les souvenirs s'envolent avec l'odeur des nuits froides. Il fait une attisée dans le poêle. Il s'allonge, les branches des arbres bercées par le vent créent des ombres chinoises sur la toile de la tente, comme un rêve pris derrière les paupières du dormeur.

Le monde sera beau jusqu'à la fin. Du moins, c'est ce que Guillaume a dit à ses enfants en les mettant au monde. C'est la promesse silencieuse et naïve qu'il leur a faite. À la merci de l'avenir, ils sont nés. Prolongeant la lignée, l'écho des chants. Jusqu'à quand ?

Couché sous la toile, Guillaume sait ce qu'il va faire de sa sabbatique : il racontera des histoires aux enfants. Il leur parlera de leurs grands-parents. De la mère qu'il n'a pas connue. De l'amour du bois de son père. Il leur dira les noms de ses anciens élèves de Kuujuaq, leur décrira les levers de lune sur la rivière Koksoak.

Entre l'instinct du fils et la puissance des filles, il ne sait pas trop encore comment, mais il veut transmettre l'histoire d'un silence qui s'est fait, entre le Nord et ici, entre la toundra et cette prucheraie où, pas très loin de la ville, la tente se dresse.

OceanofPDF.com

Tu venais d'être engagé par la commission scolaire. Tu tenais à annoncer la nouvelle à ton père en personne. Tu as voulu le Nord sans savoir ce que tu cherchais, sans savoir même que tu cherchais quelque chose. Tu as voulu le Nord comme un vide à combler. Tu as voulu le Nord et, contrairement à son habitude, ton père n'a rien dit. Pas d'histoires, pas de chansons, pas de souvenirs. Tu as vu ta mère danser dans ses yeux.

Le Nord : tu y es depuis quelques semaines. Seul. Écartelé entre les frustrations de l'école et l'ennui de ton appartement. Tes élèves ridiculisent tes réflexes de gars du Sud, de *Qallunaaq* qui pense savoir comment se passe un jour d'école parce qu'il est diplômé en enseignement du français au secondaire. Tu n'es pas capable de prononcer leurs noms de famille, il t'a fallu des jours avant de comprendre qu'ils disent *Oui* en ouvrant grand les yeux, *Non* en les fermant. Qu'est-ce qui t'a mené ici, chez les Inuit de Kuujuaq, sur les berges de la rivière Koksoak ?

À longueur de journée, tu essaies de respecter le programme, de transmettre à tes élèves des connaissances en français, en mathématiques, en sciences. Mais tes explications flottent dans l'air, se mêlent à la poussière en suspension avant de retomber sur le plancher de la classe. Les élèves parlent entre eux, ignorent en riant tout ce que tu leur proposes. Et toi, tu continues d'enseigner dans le vide en regardant les collines rocheuses par la fenêtre. En orbite de la vie dans le Nord, du quotidien de tes élèves, ton esprit vivote quelque part dans le Sud. Mais ton corps, lui, se tient debout, chancelant, devant une classe de l'école Jaanimmarik. Tu en sais tellement moins que tout le monde ici.

Le premier matin de l'année scolaire, toute la communauté s'est réunie dans le gymnase de l'école : les grands-parents qui n'ont jamais connu l'interminable agonie d'un jour de classe, les parents qui parlent en inuktitut entre eux, mais en anglais à leurs enfants, les adolescents du secondaire, les

écoliers. Un aîné a fait un discours en inuktitut sur l'école qui est la voie de l'avenir même s'il ne faut pas oublier pour autant la culture et la langue. Tu n'as évidemment rien compris. Les enfants couraient partout, n'écoutaient rien, on aurait dit des lièvres par une nuit d'hiver. Les adolescents étaient regroupés au fond du gymnase, capuchon sur la tête. Eux, ils ressemblaient davantage à un troupeau de bœufs musqués. Tu n'étais plus du tout certain de vouloir être là, dans ce gymnase surchauffé, en compagnie de tous ces gens que tu ne connaissais pas et dont tu ne parlais pas la langue.

Le maire a suivi l'aîné au micro : il a commencé son laïus d'encouragement en inuktitut, est passé à l'anglais lorsqu'il a parlé de l'importance de la persévérance scolaire pour le développement économique de la communauté. Est ensuite venu le mot de bienvenue de Phoebe, la directrice, qu'elle a elle-même traduit en anglais et en français. Pour les Inuit trilingues, le protocole de traduction est une torture mentale qui leur rappelle leur parcours scolaire. Leur quotidien bégaye en trois langues depuis beaucoup trop longtemps.

Après la présentation de la directrice, la tradition veut que les enseignants montent sur l'estrade à tour de rôle pour inviter leurs élèves à les rejoindre. Ton tour venu, nauséux, tu t'es approché du micro en tremblant. Avec ton accent québécois bien affirmé, tu as massacré le patronyme de tes élèves. Ils n'ont pas bougé. Ils n'ont pas reconnu leurs noms. Tout le monde a ri, surtout les grands-mères, si fières de l'humour de leurs petits-enfants.

Phoebe est venue à ton secours. Quelques minutes plus tard, tu t'es retrouvé en classe avec douze adolescents qui te fixaient en silence. Tu ne savais pas trop par où commencer. Une jeune fille a levé la main : « Betsy. » Soulagé, tu lui as donné la parole en soulignant sa politesse. « Monsieur, vous devriez vous couper les cheveux. Avec votre gros nez, vous n'êtes pas très beau ! » a-t-elle dit. Si tu avais connu le Nord, tu aurais répondu par une blague, tu aurais compris que Betsy t'invitait à te présenter de la meilleure façon qui soit : en riant de toi-même. À la place, tu as fait comme si tu n'avais rien entendu.

Pour reprendre contenance, tu as posé une question : « Où mène le chemin

de la Dompe ? — Mais à la dompe, monsieur ! » Leurs rires. Tu te sentais comme un invité qu'on ne fait pas entrer, debout dans l'embrasure de la porte. Ils ne t'ont pas dit que, dans les pick-up, il y avait des familles qui s'en allaient camper en aval de la rivière ou des hommes qui avaient envie de boire quelques bières. Ils ne t'ont pas expliqué que, quand tu sors du village, c'est pour la chasse, la cueillette de petits fruits ou la bière. Il n'y a pas beaucoup d'endroits où boire quand un homme, pour des raisons qui lui appartiennent, veut éviter le bar ou les cuisines surpeuplées. Il lui reste les cabanes derrière les maisons. Et le pick-up, avec la caisse de bière ouverte entre les deux sièges. Les gars conduisent lentement sur le chemin de la dompe au nord, celui du *range* au sud ou celui du lac Stuart à l'ouest. Puis c'est la fin de la route et ils reviennent au village. Tes élèves ne t'ont pas dit non plus que, dans le Nord, il ne sert à rien de cogner aux portes : elles ne sont jamais barrées. Tu entres ou tu sors. C'est toi qui décides.

Heureusement, le premier jour d'école, les cours se terminaient à midi. Tout le monde était convié à un pique-nique communautaire sur la plage. Tu t'es retrouvé devant la rivière Koksoak, un hot-dog à la main. Les enfants se baignaient dans l'eau froide ; toi, tu avais zippé ton coupe-vent et avais une tuque sur la tête. Les *Kuujuamiut* te regardaient en riant, les vieilles femmes surtout. Tes élèves au loin fumaient des cigarettes en mangeant des Doritos et en buvant de l'Orange Crush. Tu as regardé le ciel immense au-dessus de la rivière et tu as eu l'impression qu'il se refermait sur l'horizon comme le couvercle d'une marmite.

OceanofPDF.com

Tous les soirs, tu marches dans la toundra, sans trop t'éloigner du village : tu ne l'avouerais pas à tes élèves, mais tu as peur de te perdre. Au bout de vingt minutes, tu reviens t'ennuyer dans ton appartement. Tu t'assois sur le divan devant la télé : aux nouvelles, on parle des problèmes de circulation sur le pont Champlain. Tu te lèves, vas à la fenêtre du salon d'où tu aperçois la rivière entre deux maisons.

Des adolescents passent dans la rue en quatre-roues, des enfants errent en bande et fument des cigarettes, des femmes avec leur bébé sur le dos, des sacs d'épicerie dans les mains, marchent vers le *downtown*. Où sont les hommes ? Tu aimerais boire de la bière pour passer le temps, mais on n'en vend ni au Northern ni à l'épicerie. Et tu n'oses pas aller au bar.

Les fins de semaine n'en finissent plus. Le vendredi soir, tu te rends dans les *potlucks* organisés par tes collègues. Vous parlez des élèves et de l'école. Le samedi matin, tu essaies de te réveiller le plus tard possible, tu fais une marche dans les collines ou sur les berges de la rivière, tu finis à l'épicerie. Le soir, tu regardes seul les deux parties de hockey à CBC. Le dimanche, après avoir essayé encore une fois de te réveiller le plus tard possible, tu passes l'après-midi à l'école pour préparer tes cours. Quelques collègues sont là, vous parlez du *potluck* du vendredi, de vos élèves, du nombre de semaines qui restent avant Noël. Le lendemain, tu arrives en classe bien préparé, mais ce sont les élèves qui décident des compétences et des apprentissages.

Un samedi soir, tu prends ton courage à deux mains et tu te décides à monter la côte jusqu'à l'aréna. Ta poche de hockey sur le dos, d'un pas décidé, tu traverses le village sous les aurores boréales. Dans le hall, les enfants jouent à la cachette, les adolescents font leurs adolescents. Tu croises quelques-uns de tes élèves, ils te saluent en riant. Sont-ils surpris de te voir à l'aréna ?

Tu entres dans la chambre des joueurs. Tout le monde arrête de parler. Que fais-tu là ? Tu revêts ton équipement en silence, sans regarder personne. Autour de toi, les gars discutent en inuktitut en attachant leurs patins, en *tapant* la palette de leurs bâtons. Ils pourraient parler de leur dernière fin de semaine de chasse, de leurs blondes, de toi. Ils pourraient parler de n'importe quoi, ça ne changerait rien : la première surprise passée, ils font comme si tu n'existais pas.

La partie commence. Tu attends sur le banc. Après dix minutes, aucun coéquipier ne t'a fait signe de le remplacer. Tu ne saurais expliquer comment te vient cette impression, mais au fond de toi, tu comprends que ton séjour dans le Nord se joue à l'instant. Quand un joueur de ton équipe passe près du banc, tu sautes sur la glace, l'obligeant à effectuer le changement. Tu ne saisis pas ce que les gars se disent, ce que tes élèves crient dans les gradins. Mais tu n'es plus dans le Nord, tu es sur la glace. Et le hockey, ça, tu l'as toujours compris. Comment couper la zone centrale, quand mettre de la pression sur les défenseurs, où te positionner pour compter.

Du banc, tu as repéré le défenseur le plus robuste de l'autre équipe, Willie, et le meilleur joueur de la tienne : Thomassie. Tu patines vers le coin de la zone adverse, renverses Willie, ressors avec la rondelle. Tu contournes le but en évitant l'autre défenseur, déjoues le joueur de centre le long de la bande. Avec un virage brusque qui fait crisser la glace, tu coupes dans l'enclave et, sans regarder, tu sers une passe parfaite à Thomassie, qui s'est libéré près du poteau. Le gardien ne bouge même pas, et Thomassie n'a qu'à souffler sur la rondelle pour qu'elle entre dans le but. Les gars de ton équipe se regroupent autour de toi. « *Nice pass, buddy ! Look like Wayne Gretzky !* » Tu te diriges vers le banc pour te faire remplacer. On te dit de rester sur la glace.

Tu n'es plus seulement le nouvel enseignant.

Tu es un joueur de hockey.

Comme eux.

OceanofPDF.com

C'est en patinant avec les oncles, les pères, les cousins de tes élèves que tu as appris à prononcer les noms des familles du village. En allant chercher la rondelle dans les coins, tu t'es fait à la langue du Nord. Et le regard des gens du village a changé depuis qu'ils te croisent à l'aréna.

Le lundi matin qui a suivi ta première partie à l'aréna, il n'y a pas eu d'absents. Plusieurs retards, évidemment, le hockey ne peut pas tout régler, mais les douze élèves se sont présentés en classe. Il y en a même un treizième, dont le nom n'était pas sur ta liste, qui est venu faire son tour. Quelques minutes. Pas plus. À un moment donné, il s'est levé et est parti. Les élèves ont ri, t'ont expliqué qu'il s'agissait de Sailasie. Il avait fait son primaire avec eux, avait lâché l'école au début du secondaire. Probablement qu'il avait entendu parler du prof qui jouait au hockey et qu'il voulait venir voir par lui-même. « Monsieur, vous avez raté votre chance : vous avez été trop plate pour qu'il revienne à l'école. » Tu as ri avec eux, charmé encore une fois par leur accent chantant lorsqu'ils parlent en français.

Plus tard ce matin-là, tu as distribué le cahier d'exercices préparé par la commission scolaire pour le cours de sciences humaines. Le contenu portait sur la préhistoire de l'Amérique, le peuplement du Nord. La veille, tu avais passé des heures dans les ouvrages de référence fournis par le conseiller pédagogique. L'histoire de l'Amérique vue de l'Arctique : c'est comme si tu entendais parler d'un monde nouveau. Ce matin-là, pour la première fois, les élèves ont répondu à tes interrogations. Comme d'habitude, ils ont constaté que tu ne connaissais rien mais, cette fois, ils ont saisi d'instinct que tu voulais vraiment savoir.

Tous les soirs après l'école, tu allais à l'aréna. Tes élèves et leurs amis assistaient aux matchs, se moquaient de toi quand tu te faisais étamper dans la bande. Le lendemain en classe, vous pouviez en rire tout le monde ensemble. Après quelques semaines, tu as été retenu dans l'équipe : les

Umimmaks de Kuujjuaq. Tu es devenu un « bœuf musqué ». Tu représenteras la communauté dans les tournois.

En guise d'initiation, Thomassie passe te prendre à ton appartement. C'est un vendredi matin, la directrice de l'école t'a donné la permission de manquer une journée de travail. La veille, après les cours, elle s'est pointée dans ton local de classe. En souriant, elle t'a dit que c'était OK pour la journée de congé. Tu ne comprenais pas, tu n'avais rien demandé. Elle t'a expliqué que Thomassie l'avait appelée : ils sont allés à l'école ensemble, se connaissent depuis toujours, elle ne peut rien lui refuser.

Tous les gars de l'équipe partent à la chasse au caribou, « *upriver* », comme disent les *Kuujjuamiut*. Ils se rendent à Kanniq, le cœur des Inuit de Kuujjuaq, où se rencontrent trois cours d'eau qui cascaden sur le roc du Bouclier canadien : la Caniapiscou au sud-est, la rivière aux Mélèzes au sud-ouest et, née du confluent de ces deux immenses rivières nordiques, la Koksoak, qui coule franc nord vers la baie d'Ungava, vers le pays des Inuit. C'est là que les caribous traversent, là que, pendant toute la fin de semaine, tu as attendu le moment où tu dépècerais tes premières bêtes, du sang sur les lèvres, un goût de fer, de toundra et de gin dans la bouche.

Vous remontez la rivière pendant quelques heures, contournez les rapides. Thomassie manœuvre son canot à moteur entre les roches afin que l'hélice ne s'y fracasse pas. Il connaît les courants, les zones d'eau profonde, les hauts-fonds : il connaît la rivière comme si elle était de la famille. Assis à l'avant de l'embarcation, tu te laisses mouiller par le vent et les embruns. Le ciel est gris, il fait froid, quelques flocons tombent. Sur les sommets des collines blanchies par le gel se dressent des *inukshuk*.

Le soir, vous rejoignez les gars dans un camp. Personne n'a vu de caribou. Même chose le lendemain. Au réveil du troisième jour, l'énergie a changé. Les gars ne préparent pas leur matériel, ne remplissent pas les réservoirs d'essence des bateaux. Ils rangent les carabines dans les étuis. Le ciel est encore gris, il pleut, mais on sent que la pluie pourrait tourner à la neige à tout instant. Un peu plus de vent du nord et on y serait : la première tempête de l'année.

Après deux jours à remonter la Koksoak jusqu'au confluent, deux jours à marcher sur les berges, à escalader les collines, vous n'êtes tombés sur aucune bête. Les gars sont déçus et ils font ce que les gars font quand ils sont déçus : ils sortent une bouteille de gin, ou plutôt deux bouteilles, peut-être trois ou quatre.

Tu n'as pas déjeuné, c'est le mois d'octobre au Nunavik et la lumière du jour se sauve du vent entre les roches et les épinettes rabougries. Les bouteilles se mettent à tourner, à passer de main en main pendant que la pluie devient neige fondante. Tu refuses la deuxième gorgée. Les gars rient : « *Come on, don't be afraid, you can't get drunk out on the land. The wind makes you sober.* » Tu ne sais pas pourquoi, mais tu les crois. Il se met à tomber une neige lourde.

Cette fois-là, vous n'avez pas rapporté de viande. Le dimanche soir, à votre retour, les gens du village, dont la directrice de l'école et plusieurs de tes élèves, vous attendaient sur la plage. Même le maire était là. Ils voulaient savoir si vous aviez vu du caribou, et toi, le nouvel enseignant, tout juste débarqué dans le Nord, tu étais soûl comme un bœuf musqué. Des années plus tard, tu n'as toujours pas dégrisé.

OceanofPDF.com

L'autobus laisse Laure et Samuel au bord de la route. Ils courent dans l'allée, passent devant la maison sans s'arrêter et se dirigent vers les bois en laissant tomber leurs sacs d'école sur le sentier. Guillaume leur fait visiter la tente, leur explique comment il s'y est pris pour fabriquer le plancher avec les palettes de bois, de quelle façon il a monté la structure, installé la toile, attaché le double toit.

Caroline revient du travail avec Marie-Claire. Les deux plus vieux vont chercher leur sœur à l'auto, et la fratrie disparaît sous la tente. Guillaume remonte à la maison. Sa blonde et lui en profitent pour partager une bière sur la galerie. Caroline est assise sur ses genoux, les rires des enfants leur parviennent de la forêt, le soleil disparaît derrière la frondaison des arbres. C'est quand la dernière fois qu'ils ont pris un verre, ensemble, sans se faire déranger ?

Après leur bière, ils descendent à la tente rejoindre les enfants. Guillaume fait cuire des omelettes au jambon sur le réchaud au propane, Caroline ouvre une bouteille de vin blanc, une cruche de jus de pomme, et toute la famille joue aux cartes à la lumière du fanal.

Avant de s'endormir, les enfants demandent une histoire. Laure, comme à son habitude, questionne son père sur Kuujuaq : elle veut comprendre ce que ses parents sont allés faire au Nunavik, comment vivent les Inuit. Samuel fait dévier la conversation vers le hockey, l'équipe des Umimmaks. Il peine à imaginer son père jouant au hockey là-haut dans le Nord. Et Marie-Claire veut savoir pourquoi les sacs de couchage sentent la forêt. Tout le monde rit, toute la famille rit toujours devant ses mots d'enfant.

Pour faire diversion et éviter que Marie-Claire se fâche comme la petite princesse orgueilleuse qu'elle est, Guillaume baisse l'intensité du fanal, attise le feu dans le poêle et dit : « Papa a toujours aimé coucher dehors, c'est pour ça que les *sleepings* sentent le bois. J'ai toujours aimé

m'endormir en sentant le vent souffler entre les étoiles. »

Caroline sourit ; elle n'aime jamais autant son chum que lorsqu'il raconte des histoires aux enfants. Elle les emmitoufle dans leurs sacs de couchage, les yeux se ferment... et se rouvrent, hésitant entre rêve et réel. Leur premier été ici, Caroline, enceinte, a passé tout le mois de juillet dans le hamac qu'elle avait attaché à deux cèdres qui la gardaient à l'ombre. Elle essayait de survivre à la canicule en regardant défiler les nuages. Ils venaient tout juste de revenir de Kuujuaq, Guillaume travaillait sur la maison et allait la rejoindre en fin de journée. Il lui faisait la lecture à voix haute, le bébé donnait des coups dans son ventre. Il lui avait lu des extraits de *Naître et renaître Inuit*, écrit par un anthropologue français qui avait passé plusieurs décennies à Igloolik. Enceinte jusqu'au cou, elle avait écouté Guillaume lui parler de la vie intra-utérine, du symbolisme de l'igloo, du compromis entre le renard et le corbeau qui avait présidé à la naissance du jour et de la nuit. Toutes ces histoires lui avaient rappelé la tradition émouvante des Inuit de nommer les nouveau-nés à partir du nom d'un défunt, afin que ses qualités survivent et soient transmises. C'est à ce moment qu'elle avait eu l'idée de nommer leur première fille Laure, en l'honneur de la mère de Guillaume, cette femme qu'elle n'avait jamais connue mais dont la mémoire allait couler dans les veines de ses enfants.

« Papa adore dormir sur la galerie quand il fait trop chaud pendant les canicules, ou en camping quand on va pêcher. Mais ce que j'aime le plus, c'est camper en hiver, quand il gèle à pierre fendre. C'est à Kuujuaq que j'ai appris à dormir dehors en plein mois de janvier. C'est pour ça que j'ai acheté la tente prospecteur. Quand il y aura de la neige, à la première lune de l'année, vous allez voir, il va faire clair comme en plein jour ; la lumière de la lune sera bleue sur la glace. »

Guillaume éteint le fanal. La tente disparaît dans la nuit noire. Il a le goût de raconter l'histoire des sacs de couchage dans lesquels sa famille s'endort.

« Cette momie-là...

— Hein, une momie ? Comme les Égyptiens ?

— Euh, pas vraiment, mon grand. En même temps, c'est un peu ça. Le *sleeping* épouse la forme de notre corps, nous tient au chaud pendant les nuits froides. Cette momie-là, je l'ai achetée avant ma première année de *planting*. Quand j'étais jeune, on plantait des arbres pour payer nos études : on montait dans le nord de l'Ontario et on passait une partie de l'été dans un campement en plein bois. On pensait reboiser la forêt boréale ; disons que les arbres que j'ai plantés vont pas mal finir en papier de toilette. J'ai travaillé là-bas deux étés, avec mon ami Mathieu.

— Mathieu ? Celui avec qui on va pêcher pis qui boit d'la bière toute la fin de semaine ?

— Oui, lui-même. Ti-gars, tu peux pas savoir tout ce que j'ai vécu avec Mathieu. Il avait une momie comme la mienne, mais je ne pense pas qu'il l'a encore. Il est moins sentimental que votre père.

— Qu'est-ce que ça veut dire, *sentimental* ?

— Ça veut dire que votre père aime les vieilles affaires. Comme moi. »

Les enfants rient de la blague de leur mère.

« Les momies, on les avait achetées au centre-ville, dans un surplus de l'armée. Aujourd'hui, c'est devenu un magasin de plein air qui a déménagé au bord de l'autoroute. Je veux pas vous embêter avec ces détails-là, mais on dirait que le déménagement de ce magasin-là symbolise tout ce qui va mal par ici.

— Guillaume, laisse faire le cours d'urbanisme. Raconte. Les enfants vont s'endormir. Et peut-être que, si ton histoire est assez bonne... »

La voix de Caroline vibre comme aux premiers temps de leurs amours, en pleine toundra, sous le ciel du Nord. Guillaume reprend son récit :

« Le *planting*, c'était dur. Pendant deux étés, j'ai planté des milliers d'épinettes noires. Au milieu des coupes à blanc – sans vent dans les branches, sans battements d'ailes ni chants d'oiseaux –, je me suis penché deux mille fois par jour pendant des mois pour faire repousser une forêt qui n'en sera jamais plus tout à fait une. Planter. Des milliers d'arbres, les moustiques, la pluie froide, la neige en juin. Planter. Chaque deux pas, une épinette. Planter. Un désert, planter, des fardoques, planter, des amas de

branches, planter, des vieilles souches. Planter. Planter. Planter. »

Les enfants rient. On dirait que leur père chante un vieil air traditionnel, comme leur grand-père quand ils lui rendent visite dans sa maison en bois.

« Planter. Au-dessus de nous, dans le ciel gris, les corneilles tournoyaient, sans arbres où se percher. Pis après, avec l'argent gagné, Mathieu et moi, on est partis en van dans l'Ouest, jusque sur l'île de Vancouver. Arrivés à Tofino, on a viré de bord, on a pris le traversier de Victoria à Seattle et on a roulé jusqu'à San Francisco. À la fin, on est allés voir le Grand Canyon pis on est rentrés d'une traite au Québec, cinquante-deux heures de route sans s'arrêter, à se relayer au volant : la momie a du millage dans le corps. Le sac de couchage a traversé tout le continent, m'a accompagné jusque dans le Nord, là où j'ai rencontré votre mère. C'était ma voisine ; un soir, je suis allé lui porter un bol de bleuets cueillis dans la toundra. Avec du sirop d'érable de grand-papa. Et vous voilà. »

Les enfants se sont endormis. Guillaume ne sait plus pour qui il raconte :

« L'autre *sleeping*, on l'a acheté à la coop de Kuujuaq. On en avait besoin pour aller dormir à la tente qu'on avait installée pas loin du village. On y allait en motoneige la fin de semaine. C'était pas rare qu'il faisait – 40 degrés Celsius, pis on s'enroulait dedans en amoureux. »

Guillaume va rejoindre Caroline dans le *sleeping* qui a gardé en mémoire les rêves nordiques ; ils ont le Nord et leurs enfants entre eux, en partage. Il enlace le corps de sa femme, les bûches se consomment dans le poêle en fonte. Les bêtes se pourchassent dans la forêt, le ruisseau coule sur les pierres comme la nuit sur la terre et, pendant que les enfants dorment, Caroline et Guillaume retournent vers le Nord, les souvenirs, l'amour.

OceanofPDF.com

La fin de semaine suivant la dérape dans la toundra, il fait encore noir quand Thomassie et sa petite famille passent te prendre. Tout le matériel nécessaire a été préparé, vous n'avez qu'à vous entasser dans la bonne humeur sur les banquettes en bois du canot. Les enfants se chamaillent pour la meilleure place, te parlent en inuktitut même si tu ne saisis rien à la langue du pays. Leur père tire sur la corde du moteur en riant, le soleil se lève alors que vous laissez le village derrière vous : direction *upriver*. La femme de Thomassie te fait boire du café brûlant à même le thermos. Les brumes du matin noient les berges rocheuses de la rivière et le vent vous pince le visage.

Depuis la construction du barrage de la Caniapiscau, vers la fin des années 1970, les marées dictent les conditions des expéditions de chasse en amont de la rivière. La semaine précédente, avant de te soûler, les gars t'ont montré les traces – plusieurs mètres au-dessus du niveau d'eau actuel – que la Koksoak a laissées sur les roches avant que la Caniapiscau, un de ses affluents, soit harnachée. À l'époque, les chasseurs pouvaient remonter la rivière à n'importe quel moment de la journée, il y avait toujours assez d'eau. Maintenant, il faut attendre la marée de la baie d'Ungava qui traîne ses eaux froides et salées jusqu'en amont de Kuujjuaq.

Cette fin de semaine, il n'y aura pas d'alcool. Vous partez rejoindre le père de Thomassie. Le bonhomme aime boire quelques bières au bar du village ou dans son pick-up, mais jamais *on the land*, comme il dit.

À votre arrivée, le fils aîné de Thomassie est déjà là, arrivé la veille avec son grand-père. Il te regarde d'un drôle d'air, surpris de te voir, incertain de savoir s'il a affaire au nouveau prof de l'école ou à l'ami de son père. Toi, tu es étonné d'apprendre que ce grand adolescent est le fils aîné de Thomassie. Depuis le début de l'année, tu le croises chaque matin dans le corridor de l'école et il ne t'a jamais adressé la parole, ne t'a même jamais

regardé.

En silence, il continue à fendre du bois, du mélèze et de l'épinette, des bûches pas plus grosses qu'un avant-bras d'homme. C'est un miracle que des arbres poussent sous ces latitudes. Sur le sommet des collines, la toundra commence son long règne, mais sur les berges des cours d'eau, au creux des vallons, des conifères poussent, étirent leurs épines vers un peu de chaleur avant l'hiver.

La poignée de la hache disparaît dans la main de l'adolescent, prolonge son bras musclé comme si elle appartenait à son corps. La lumière du matin brille dans ses cheveux noirs dépassant de sa casquette des Maple Leafs. Quand il abat la lame sur la bûche, faisant revoler des éclisses de bois, un souffle puissant s'échappe de ses poumons. Thomassie dit, en pointant son fils :

« Il va mieux. En septembre dernier, il a commencé à jouer au hockey dans le programme de l'école. »

Thomassie a lui-même évolué au niveau professionnel, quelque part dans le sud des États-Unis, dans un de ces faux marchés de hockey où la seule glace qu'on peut trouver finit dans le *drink* de fin de journée. Évidemment, il se battait. Les propriétaires l'adoraient, ils l'appelaient « *Angry Eskimo* », comme s'il était un lutteur, du marketing vivant : un Esquimau perdu dans le sud des États. S'il avait tenu bon une saison de plus, il aurait pu finir à Hollywood. Mais la rivière, la chasse au caribou, sa famille : il est revenu au village après l'élimination de son équipe et, à l'automne suivant, il n'est pas reparti, il n'est plus jamais reparti. Il a eu des enfants, a commencé à travailler pour le comité des loisirs, et ses rêves de hockey se sont embourbés dans les tourbières qui entourent le village.

Sur la glace, il t'a reconnu comme un des siens parce que tu as su réceptionner ses passes et, surtout, lui redonner la *puck* au bon endroit, au bon moment. Tout est toujours une question de synchronisme. Et tu n'es pas dupe : tu as réussi le test sur patins, tu as passé sur la fesse celui du gin dans la toundra ; à la chasse avec le père de Thomassie, tu seras soumis à un autre genre d'épreuve.

Vous déchargez le bateau en parlant du fils, du hockey, des exploits passés sur les patinoires des Blancs. Les carabines, les cannes à pêche, les bagages, les conserves, les morceaux de caribou congelés : la fin de semaine se résume à cet attirail. Si jamais vous avez besoin de plus, il faudra vous en passer. Pendant que Thomassie s'affaire à huiler ses armes et que sa femme range la nourriture, tu pars marcher au bord de l'eau avec les enfants. Ils courent partout, se chamaillent, se lancent des roches. La plus jeune insiste pour que le *Qallunaaq* la porte sur son dos. Elle dépose sa tête sur l'arrière de ton épaule. Sa respiration se calme, tes jambes faiblissent. Ces enfants-là arrivent à s'endormir n'importe où.

L'après-midi, vous remontez la rivière à la recherche des caribous. Toi, tu ne les as pas vus, du moins jusqu'à ce que Thomassie et son père se mettent à tirer, debout dans le canot ballotté par le courant. Ton premier réflexe a été de souhaiter qu'ils ratent leur coup. Que les caribous s'enfuient. Tu sais jouer au hockey, mais tu n'es manifestement pas un chasseur, malgré tout ce que ton père t'a montré. Les premières balles ricochent sur les rochers. Les bêtes s'enfuient en courant sur une centaine de mètres. Puis elles s'arrêtent, recommencent à brouter le lichen. La deuxième série de tirs en couche quatre. Une fois les mains dans la viande, en aidant tes nouveaux amis à dépecer ce qui va les faire vivre tout l'hiver, tu te rends compte que, si tu n'es pas un chasseur, tu acceptes de faire partie du cycle de la vie et de la mort.

Thomassie a senti ton malaise, a apprécié ton silence pendant que tu avais les mains dans la chair ensanglantée des bêtes. Après avoir entassé les carcasses des caribous dans le bateau, vous prenez une tasse du thé que son père a préparé sur son petit poêle au propane. Assis sur une roche, alors que le sang des caribous sèche sur la plage de cailloux, Thomassie te raconte la dernière fois qu'il a été guide de chasse pour des Américains. Ils s'étaient payé un forfait, panache garanti. Thomassie les a amenés *upriver*, il a trouvé la harde pour eux. Puis, entre deux bouffées de cigare et trois verres de Jack Daniel's, les Américains se sont mis à tirer. Trop paresseux ou trop soûls, ils ont récolté les filets mignons et les panaches, et laissé pourrir les carcasses

dans la toundra. Thomassie a empoché son pourboire sans se plaindre, mais il n'est pas allé reconduire ses clients à l'aéroport.

Après le souper, ragoût de caribou, bannique et confiture de chicoutés, tout le monde s'installe autour du poêle dans le camp pour boire du thé. Le père de Thomassie raconte des histoires aux enfants. La voix de l'aîné se mêle au crépitement des bûches dans le poêle. L'inuktitut sonne comme les rapides de la Koksoak sur les roches, comme les craquements de la banquise par une nuit d'hiver. La musicalité minérale de la langue des Inuit te soulève, tu t'imagines survoler la petite cabane sous le grand ciel étoilé, sur les berges de la rivière. Le bruit du courant se mêle à la lumière des astres. Au nord, le chatolement des aurores se devine ; on pourrait encore les confondre avec des cirrus.

Tu rêves aux beautés naturelles du Nord, jusqu'à ce que la femme de Thomassie te traduise ce que raconte son beau-père aux enfants. Dans les années 1980, dix mille caribous se sont noyés dans la rivière Caniapiscau. Une erreur de gestion du barrage par Hydro-Québec : le coup d'eau a surpris le troupeau en pleine migration. Les carcasses des bêtes sont parties dans le courant de la rivière et le gouvernement du Québec a nié toute responsabilité. Selon les scientifiques, l'automne avait été particulièrement pluvieux.

Les enfants se sont endormis dans leurs sacs de couchage sentant la viande de caribou. Leurs parents sous les couvertures rient dans un coin de la cabane, le grand-père ronfle sur sa chaise. Tu sors, l'air frais de la nuit te fait frissonner. Pendant l'histoire du bonhomme, la Grande Ourse a tourné et les aurores sont devenues vertes et rouges en s'étourdissant dans la stratosphère. Sous le lit des étoiles, tu écoutes la rivière rebondir sur les rochers polis, abandonnés là par les glaciers il y a des millénaires.

En regardant la lune, tu réinventes en français le récit du père de Thomassie : « Ils sont venus il y a trois cents ans et ils sont restés... Parmi nous des étrangers sont venus... Ils ont pris presque tout le pouvoir ! Ils ont acquis presque tout le territoire... Nous sommes d'une race qui ne sait pas mourir. » Tu entres dans la cabane silencieuse, ajoutes une bûche de mélèze

dans le poêle. Couché dans ton *sleeping* sur le plancher en bois, plongé dans l'obscurité, tu es incapable de t'endormir. Tu avais toujours rêvé « d'aller comme allaient tes ancêtres ». Tu n'en es plus si sûr.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Fin novembre, au lendemain d'une autre nuit sous la tente, l'eau du thé bout et les guimauves ramollissent dans le lait au chocolat. Guillaume a mal dormi. Il paraît que les travaux de l'autoroute commenceront bientôt. Quand il a acheté le terrain, a construit la maison, ce n'était qu'une rumeur. Caroline et lui s'étaient dit que le projet ne se ferait jamais. Mais là, on raconte que le contrat de déboisement a été octroyé : les bûcherons entreront dans le bois à l'hiver.

Des coups de feu parviennent du fond de la ravine, se mêlent au crépitement du poêle. Guillaume pense à Thomassie et à sa famille : ils doivent être *upriver*, loin, là-haut au nord. Il les imagine dans le bateau, remontant la Koksoak vers l'embranchement de la Caniapiscau et de la rivière aux Mélèzes. Le père de Thomassie est-il encore en vie ? Thomassie est-il devenu grand-père ? Et les bêtes, les caribous ? Où est passé le troupeau de la rivière George ?

Quelques années après son retour dans le Sud, Guillaume est allé à la chasse au dindon aux premières lueurs du mois de mai. Il n'a pas tué. Il est resté immobile cinq jours, de l'aube à midi, assis dans sa cache. Il a câlé, un mâle lui a répondu, mais il n'a rien vu, excepté le dernier jour quand il a aperçu dans les branches du pommier en fleur un oiseau rouge. Guillaume a sorti ses jumelles. Un piranga écarlate. Il a déposé son .12, a observé l'oiseau pendant de longues minutes : ses plumes vermeilles parmi les fleurs blanches du pommier, ses ailes noires, son chant rauque. Les dindons sont passés au bout du champ sans qu'il s'en rende compte. Ce piranga, c'est son plus beau souvenir de chasse, et la fragilité de l'oiseau le ramène aux caribous de la rivière George. Il a lu quelque part que le troupeau est passé de plusieurs centaines de milliers de bêtes à seulement quelques dizaines de milliers. Comment vont les Inuit de Kuujuaq ?

La veille, avant de s'endormir, les enfants ont entendu les hurlements des

coyotes dans le champ de l'autre côté du ruisseau. Ils ont voulu entrer dans la maison ; Guillaume les a rassurés. Ils se sont endormis et, pendant la nuit, les nuages ont inversé leur cours, glissé du nord vers le sud en libérant les neiges du Nunavik. Guillaume sort de la tente. Le matin gris de novembre s'ouvre lentement sur la vallée enneigée. Les corneilles tournoient au-dessus de la forêt, la fumée s'élève du tuyau raccordé au poêle. Il y a des couches de chevreuils dans la neige fraîche. Les bêtes ont dormi tout près, à quelques mètres des enfants, séparés par une simple toile. Caroline l'appelle : la famille est réveillée, le lait au chocolat est prêt.

Après le déjeuner, ils partent marcher en raquettes jusqu'au ruisseau. Marie-Claire est installée dans un traîneau tiré par son père, assise sur un vieux manteau de fourrure qui a appartenu à la mère de Guillaume. Caroline ouvre la piste, Laure et Samuel suivent en chialant. À tout bout de champ, le frère tire sur les branches enneigées des pruches pour faire tomber de la neige sur la tête de sa sœur, qui lui hurle d'arrêter ; ce n'est pas aujourd'hui qu'ils vont surprendre un chevreuil.

Entre les chicanes et les cris, ils arrivent tant bien que mal au ruisseau. L'eau noire court entre les plaques de glace qui se sont formées pendant la nuit. Les roches sont recouvertes de nouvelle neige. Marie-Claire sort du traîneau :

« C'est quoi, ça, maman ? »

Sur les berges du ruisseau, il y a des traces de glissades, comme si un animal s'était amusé pendant la nuit sur la nouvelle neige.

« C'est une loutre qui a fait ça. Elle glisse sur le ventre jusqu'à l'eau. On en voyait aussi à la tente, dans le Nord. »

Caroline et Marie-Claire suivent les pistes pendant quelques minutes, mais elles ne parviennent pas à surprendre l'animal. La loutre a disparu quelque part, peut-être sous la glace du ruisseau.

Après la collation, la famille remonte par l'érablière. Dans la clairière, Caroline et Guillaume s'arrêtent un instant pour admirer le ciel qui s'est dégagé. Le bleu et le soleil d'après-tempête rappellent la lumière du Nord. Les épinettes étirent leur ombre bleue sur la neige, le vent fait danser les

cristaux de glace entre les branches. Dans le froid figé de la forêt, la beauté d'un jour d'hiver se dépose en eux comme un flocon sur la langue.

De retour à la tente, les enfants se réchauffent auprès du poêle avec un autre chocolat chaud. C'est la seule façon de les faire marcher dans les bois : la promesse du chocolat. Guillaume prépare du café. Caroline le regarde, elle veut une autre histoire.

« À l'époque, les anciens profitaient de l'hiver pour célébrer les noces. L'été n'était pas la saison pour festoyer : les travaux, les semences, les récoltes, ça ne laissait pas de temps pour les danses et les veillées.

» Mais l'hiver, c'était autre chose. Les femmes cuisinaient des tartes et des tourtières, des chaudières de ragoût. L'esprit de la fête, qui est surtout celui de la communauté immobilisée par les neiges et le froid, s'étirait du jour de l'An au temps des sucres. Nulle part où se rendre, si ce n'est chez le voisin pour aller veiller. Rien à faire, à part quelques travaux d'entretien avant d'aller danser. L'artisanat, l'ébénisterie, c'est du temps immobile métamorphosé en meubles. C'est le travail du bois qui s'inscrit dans les mains de l'artisan à mesure qu'elles le sculptent et qu'elles deviennent à leur tour du bois.

» La parole voyageait si bien dans ces nuits froides et claires : les contes du pays, les menteries, les parlures... Et les jeunes hommes dans les chantiers rêvaient de descendre au village, de participer aux fêtes, de danser avec leur promise, mais ils se savaient prisonniers de la forêt au moins jusqu'au printemps, jusqu'à la fonte des neiges, jusqu'aux grandes débâcles accompagnées par les frayeurs d'eau glacée de la drave.

» À l'époque, il n'y avait pas d'autoroute pour se rendre chez sa fiancée, que la chasse-galerie et la peur atavique de se perdre dans les bois, un soir de tempête de neige. Pour aller voir sa blonde, il fallait prendre son courage à deux mains et rentrer au village en marchant, ou vendre son âme au diable. Quand je regarde ce que le pays est devenu, avec ses autoroutes et ses stations d'essence, avec ses restaurants de beignes et ses lave-autos, on peut dire que c'est la seconde option qui l'a emporté. »

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Tu pousses la porte de l'école et sors sous le ciel gris et les flocons. On dirait une journée du mois de mars dans le Sud. On est en septembre, à Kuujuaq. Ta deuxième année scolaire au Nunavik a commencé il y a quelques semaines. Tu es revenu, idée qui t'aurait semblé farfelue à la même date l'an dernier. Parfois, tu marches dans les rues du village et tu n'en reviens pas d'être encore là, avec tes cheveux longs, ton gros nez et un sens de l'humour de plus en plus affûté. Les études des anthropologues, des ethnologues, des sociologues. Les analyses des psys, des travailleurs sociaux, des éducateurs spécialisés. Les écrits romantico-exotiques des poètes, des romanciers et des autres amoureux des grands espaces vierges... Et si l'esprit du Nord n'était que le rire de tes élèves résonnant dans le vide de la toundra ?

Derrière l'école, des adolescents fument en s'obstinant. Tu ne comprends toujours pas ce qu'ils se disent dans leur inuktitut mâtiné d'anglais et de français. Il faudrait bien que tu apprennes quelques mots pour discuter avec les habitants du village après les avoir salués. Quelques expressions qui iraient au-delà de *oodlakoot*, *atsunai*, *nakurmiik* (bonjour, au revoir, merci) pour leur signifier que tu comprends où tu es arrivé. Tu fais un signe de la main aux élèves, embarques sur ton quatre-roues et démarres. Tu passes devant le bureau de poste, l'épicerie. À la sortie du village, des enfants courent après toi – « *Mr. Hockey player ! Mr. Hockey player !* » –, essaient de s'accrocher à ton VTT.

Les premiers mois, tu ralentissais, avais peur de les blesser. Tu te retrouvais avec une dizaine d'enfants sur le dos et il n'y avait plus moyen d'aller nulle part. Les gens du village passaient, t'envoyaient la main en riant. Un soir, au bar, tu as payé une bière au concierge de l'école. Après s'être moqué de toi, il t'a parlé de quelques trucs sur la vie dans le Nord, un genre de *Nunavik pour les nuls* juste pour toi. Depuis, à la vue de la meute

d'enfants, tu accélères. Ils ont beau hurler, te lancer des roches, leurs éclats de rire se perdent dans le bruit du moteur.

Tu parviens au sommet de la colline, la côte du radar, comme il y en a dans tous les villages du Nord. En contrebas, le bleu de l'école se détache des maisons colorées ; plus loin, la rivière coule vers la baie d'Ungava. Tu le sais maintenant : quand on remonte la Koksoak, on entre dans le territoire du caribou, des lambeaux de taïga torturés par le vent et le roc. Vu de Montréal, c'est la fin d'un monde qui s'épuise d'épinettes noires en épinettes noires. Vu de Kuujuaq, c'est le commencement.

Aux environs du village, à l'abri dans les dépressions du terrain, des bosquets de mélèzes résistent du mieux qu'ils peuvent à l'hiver arctique. Quelques kilomètres plus au nord, les arbres disparaissent ; il n'y a plus que le ciel et la toundra, une éternité de mousse hantée par les loups. Plus loin encore, on arrive à la baie, ou à la banquise en hiver, le véritable pays des Inuit, celui des polynies et des bélugas, des ours polaires et des taches de sang sur la neige.

Tu te diriges vers un bloc erratique, déposé là par les glaciers qui recouvraient l'Amérique du Nord il y a douze mille ans. Autour de toi, la mousse à caribou tourne peu à peu au rouge. Bientôt, les aiguilles jaunies des mélèzes tomberont et les couleurs disparaîtront, avalées par le blanc et le bleu de l'hiver. Protégé du vent, tu allumes ton brûleur au naphte, remplis d'eau la théière de camping que tu laisses toujours dans le compartiment à bagages du VTT. Tu penses au père de Thomassie, à cette tasse de thé bue en sa compagnie après ta première chasse au caribou. Dans la toundra, le thé est un rituel, une façon d'être avec le paysage.

En attendant que l'eau bouille, tu te promènes dans les alentours. Au creux d'un vallon, tu découvres des talles de bleuets et de chicoutés. Des petits fruits, du sirop d'érable de ton père apporté dans tes bagages au début de l'année : un prétexte pour aller frapper chez Caroline, la nouvelle enseignante. Elle vient de la Gaspésie, elle est belle comme la baie des Chaleurs en juillet et tu t'es promis d'aller lui rendre visite bientôt. À l'approche du solstice d'hiver, quand le soleil se lèvera au son de la cloche

du matin et se couchera avant la récréation de l'après-midi, tu sais qu'elle sera mûre pour les petits fruits.

Sur le chemin du retour, les nuages se teintent du mauve des premières neiges et tu es surpris par un ourson sorti des broussailles en grognant, la bouche barbouillée de bleuets. Ouf ! Ce n'est que Brian, le petit frère de Betsy, ton élève. Tu t'arrêtes, embarques l'enfant sur ton quatre-roues, le reconduis chez lui. Sans un regard, sans un remerciement, le garçon entre dans la maison. Lors de la première remise des bulletins l'année précédente, le père de Betsy était entré dans la classe et tu lui avais maladroitement demandé qui il était. Il avait ri avant de te demander : « *You, who are you ?* » Dans le Nord, les mots sont rares et précieux.

Arrivé devant la rivière, tu immobilises ton quatre-roues, coupes le moteur. Sur la plage, des familles entassent leur matériel dans les canots à moteur : une tente que les hommes dresseront sous un ciel infusé d'aurores boréales ; des poêles Coleman pour le thé et la bannique ; des carabines, des cannes à pêche, des gallons d'essence ; des sacs blanc et vert du Northern, remplis de croustilles, de chocolat, de boissons gazeuses pour les enfants. Plus tard, sur les eaux jaillies du cœur rocailleux du continent, tu regardes ces familles disparaître vers le nord, vers la baie d'Ungava, tandis que la marée montante réunit l'océan à la rivière.

De ton sac à dos tu sors un livre de Gabrielle Roy, *La Rivière sans repos*. Armé de ta lampe frontale, tu feuilletes les pages à la recherche d'un passage à lire à tes élèves. Ils apprécient ces histoires qui se déroulent chez eux, sur les berges de leur rivière. Ça les fait rire de t'entendre parler des environs du village avec tous ces adjectifs français. Même quand ils ne comprennent pas, ils rient.

Plus loin sur la grève, des adolescents se partagent une cigarette et lancent des roches dans la rivière. Tu reconnais la silhouette balourde de Sammy, celle plus élancée de Jusipi, et d'autres qui se fondent dans la lumière mauve du crépuscule. Qui sont-ils ? À quoi rêvent-ils ? Tu es arrivé ici depuis un an et tu les connais si peu. Tu délaisses Gabrielle Roy, ouvres ton carnet, regardes le ciel, cherches tes mots. Distraitement, tu tournes les

feuillet, tombes sur une entrée de ton premier hiver au Nunavik :

KUUJJUAQ, LE 6 FÉVRIER 2020.

IL PARAÎT QUE, DEVANT ARMSTRONG POSANT LE PIED SUR LE VIEUX CAILLOU QUI TOURNE EN ORBITE AUTOUR DE LA TERRE, MA GRAND-MÈRE S'EST EXCLAMÉE : « C'EST DES MENTERIES, SI LE BONYEU AVAIT VOULU QU'ON MARCHE SUR LA LUNE, Y AURAIT FAIT UNE ÉCHELLE... » MA GRAND-MÈRE. LE NORD ME FAIT SOUVENT PENSER À ELLE. QUELQUE CHOSE DANS LA LUMIÈRE, LE SOURIRE DES GENS, LES JAMBES ARQUÉES DES AÎNÉS QUI MARCHENT CONTRE LE VENT.

PENDANT LA DERNIÈRE PÉRIODE DE LA JOURNÉE, MES ÉLÈVES ONT EU LA CHANCE DE DISCUTER AVEC UN ASTRONAUTE EN ORBITE À VINGT-CINQ MILLE KILOMÈTRES À L'HEURE AUTOUR DE LA TERRE. PAR L'INTERMÉDIAIRE D'UN RADAR PERDU DANS LE DÉSERT EN AUSTRALIE, DE JEUNES INUIT ISOLÉS SUR LES BERGES ROCHEUSES DE LA RIVIÈRE KOKSOAK SE SONT ENTRETENUS, EN DIRECT, AVEC UN ÊTRE HUMAIN EN ÉTAT D'APESANTEUR À L'INTÉRIEUR DE LA STATION SPATIALE INTERNATIONALE. TOUT AU LONG DE LA DISCUSSION, J'AI ESSAYÉ DE M'IMAGINER CET HOMME, DANS L'ESPACE, ÉCHANGEANT AVEC DES TERRIENS, ALORS QUE LA PLANÈTE TOUT ENTIÈRE SE REFLÉTAIT DANS L'IRIS DE SES YEUX. IL ME SEMBLE AVOIR ENTENDU RIRE LE VENT. MÊME AVEC TROIS PETITS GINS BIEN SERRÉS AVANT LA MESSE, MA GRAND-MÈRE N'AURAIT JAMAIS PU CROIRE QU'UN JOUR DIEU SE DOTERAIT D'UN TÉLÉPHONE ET QUE, POUR LE JOINDRE, IL FAUDRAIT PASSER PAR L'AUSTRALIE.

LES PARENTS DE MES ÉLÈVES ÉCOUTAIENT DANS UN COIN DE LA CLASSE LEURS ENFANTS S'ENTREtenir AVEC L'ASTRONAUTE. ILS AVAIENT LE MÊME REGARD QUE CELUI DES ANCÊTRES SUR LES PORTRAITS EN NOIR ET BLANC QUI ORNENT LES CORRIDORS DE L'ÉCOLE. DERRIÈRE EUX, PAR LA FENÊTRE, ON APERCEVAIT DES ÉLÈVES DU PRIMAIRE QUI BÂTISSAIENT UN IGLOO AVEC SILAS, LE PROF DE CULTURE.

APRÈS L'ACTIVITÉ, LA GRAND-MÈRE DE JUSIPI NOUS A REÇUS CHEZ ELLE. LES PARENTS, LES ONCLES, LES TANTES, LES ÉLÈVES, LES AMIS RENCONTRÉS À LA SORTIE DE L'ÉCOLE, MOI, NOUS NOUS SOMMES ASSIS EN CERCLE SUR LE PLANCHER DE LA CUISINE. DEVANT NOUS, DES VICTUAILES DÉPOSÉES SUR UN MORCEAU DE CARTON : DE LA BANNIQUE AUX BLEUETS, DE LA VIANDE DE CARIBOU, DU « CHAR » CONGELÉ TREMPÉ DANS L'HUILE DE BÉLUGA, LE FAMEUX MISIRAQ DES INUIT... JUSIPI A FAIT

RIRE TOUT LE MONDE QUAND, LA BOUCHE PLEINE, IL A PARLÉ DU STEAK EN POUDRE DE L'ASTRONAUTE. IL A FALLU ME TRADUIRE SES PROPOS, MAIS J'AI RI, MOI AUSSI.

Assis sur ton quatre-roues, ton carnet posé sur les genoux, tu te laisses bercer : le pays silencieux, la lune, son reflet sur la rivière. Les familles sont parties, les adolescents aussi. Tu restes seul sur la plage, avec le livre de Gabrielle Roy, tes écrits et un bol de bleuets pour la voisine. La masse d'air froid en provenance de la baie d'Ungava ne parvient pas à effacer les dernières odeurs de l'automne – effluves de thé du Labrador, de genévrier et d'*arpik* – qui courent sur la toundra.

Dans le silence glacé des étoiles, on entend déjà la banquise se former, préparer l'immense nuit polaire. Ta grand-mère. Tes élèves. Dieu et ses échelles. Tu tournes la clé du démarreur, l'odeur de l'essence se mêle au vent du nord. Il est temps de rentrer à l'appartement. Ce soir-là, dans ton carnet, tu n'écris qu'une phrase :

CERTAINS ARRIVENT À L'ENSEIGNEMENT POUR ÊTRE AIMÉS. D'AUTRES, PAR AMOUR.

OceanofPDF.com

Guillaume a décidé d’emmener son père pêcher sur le lac gelé. Comme quand il était enfant. Sauf que, cette fois, c’est lui qui prépare le matériel, conduit la camionnette. Et c’est son père qui saute de joie, surexcité, anticipant les trous dans la glace, le soleil sur la neige.

Guillaume arrive à la maison familiale en bois, au bout du rang : tout est en place, rien n’a bougé. Le poêle Bélanger dans la cuisine avec le canard pour faire bouillir l’eau, les bûches dans la boîte à côté de la cheminée, la table en merisier près de la fenêtre qui donne sur la forêt ; à l’étage, les chambres à coucher, avec les lits recouverts des courtepointes cousues par la grand-mère et l’arrière-grand-mère de Guillaume ; dans la cave, la fournaise et les cordes de bois pour l’hiver, la chambre froide avec les carottes et les patates. La vieille maison n’a jamais connu les écrans, que des fenêtres ouvertes sur les bois : une demeure faite pour des gestes lents, pour le silence et les chandelles. C’est dans cette atmosphère que Guillaume a grandi.

Il y a une photo qu’il aimait beaucoup quand il était enfant. C’est sa mère qui l’avait prise. Quand elle est morte, son père l’a accrochée au-dessus du lit de Guillaume ; elle y est toujours. On voit le bonhomme, en raquettes, dans les bois. Sa chemise de chasse est déchirée. Il sourit. À sa femme, à la mère de son fils. Guillaume est dans un porte-bébé, sur le dos de son père, les bras dans les airs. Impossible de dire s’il pleure, s’il hurle de joie. Sur le sol, dans le sentier enneigé, l’ombre de sa mère s’étire jusqu’à eux.

Quand ils arrivent au lac, il fait encore nuit. Les étoiles, la neige durcie : l’hiver craque sous les bottes. Guillaume laisse son père tirer le traîneau, sachant qu’il est de cette race d’hommes à mourir dans leur maison ; ces hommes qui fendent leur bois jusqu’à la fin, le dos arrondi par le passage du temps, mais le cœur fier et solide. Guillaume se contente du sac à dos avec les bas de laine de rechange, le lunch, le thermos de café. Pour quelques

heures, tout est à sa place : le père, le fils, l'hiver.

Ils marchent en silence. Près de l'île, le bonhomme détache la tarière du traîneau, commence à travailler. Ses gestes lents chassent ce qui reste de la nuit. L'aube froide étincelle sur la glace comme les écailles d'un poisson mort. Le souffle court du paternel se mêle aux grincements de la lame. Guillaume le suit, nettoie les trous avec la cuillère. L'eau du lac clapote contre les parois glacées. Ils installent les brimbales, accrochent les asticots aux hameçons. Toutes les deux minutes, ils soufflent dans leurs mains pour les réchauffer. Guillaume se croirait au Nunavik, avec son père.

Quand ils finissent d'installer les lignes – au loin, sur la rive, un corbeau croasse –, le bonhomme sort le thermos, verse à son fils une tasse de café brûlant. Côte à côte, chacun assis sur sa chaudière, ils pêchent. Le père et le fils. Un pâle soleil filtre à travers les nuages, tache d'ombres l'étendue enneigée du lac. « Papa, parle-moi de l'hiver. » Il pose sa tasse sur le sol. La neige fond sous elle. Il se lève – ses genoux craquent –, va vérifier la brimbale qui se trouve derrière Guillaume. Celui-ci baisse la tête, ferme les yeux.

« J'ai toujours aimé le vent en janvier, surtout sur un lac, à la pêche. C'est comme si la nature jouait un reel d'accordéon. Y a pas de commencement, surtout pas de fin. Le ciel avale l'horizon, tout devient blanc. Le vent souffle sur le lac, aucun obstacle ne le ralentit, il est libre et sauvage, comme toi pis moi à matin ; regarde comme il est fort, regarde-le former les bancs de neige, recouvrir nos traces ; le vent, on l'entend gémir entre les branches cassées de l'hiver, pis moi, ça me fait du bien, demande-moi pas pourquoi. Le vent. Sans commencement. Ni fin. Surtout pas de fin. »

Il se tait, montre la berge à son fils d'un signe de tête. Une femme à ski de fond soulève de légers tourbillons de neige, la chevelure d'un ange. Elle se dirige vers l'est, le soleil naissant, la barre du jour. Ils la regardent disparaître au détour d'une baie, derrière les conifères. Le père se racle la gorge. Guillaume se tourne vers lui, regarde son vieux visage ridé, du givre dans la barbe blanchie par le froid et la vie et le deuil.

Guillaume va ouvrir la bouche, demander à son père de continuer à parler

de l'hiver. Mais sous la glace, un brochet mord à l'hameçon. Le bâton de la brimbale descend, le bonhomme tire sur le fil, et le temps remonte jusqu'à eux.

OceanofPDF.com

Ton quotidien se sépare en deux groupes d'amis, qui ne se rencontrent jamais. D'un côté, il y a l'aréna et les gars du hockey : tu les vois aux entraînements, au bar, tu parcours avec eux les villages du Nord pendant les tournois et ils t'emmènent *upriver* quelques fois chaque année. De l'autre, il y a tes amis enseignants, avec qui tu vas camper presque toutes les fins de semaine.

Le vendredi soir, vous mettez deux cannettes de bière dans les poches de votre parka. Les motoneige chauffent pendant que vous remplissez les *qamutiik*, ces traîneaux faits d'une boîte rectangulaire fixée sur des patins en bois. Avant, il paraît que les patins étaient fabriqués avec des ombles de l'Arctique congelés, enroulés dans des peaux de caribou. Peu importe la véracité historique de l'anecdote, ces traîneaux sont indispensables pour les familles inuit. Pendant les longs déplacements, les enfants se couchent au fond de la boîte, emmitouflés dans des peaux de caribou, de renard ou d'ours. En cas de problème mécanique avec la motoneige, les chasseurs virent le *qamutiik* à l'envers et s'en font un abri de fortune. Lorsqu'arrivent le printemps et la chasse aux outardes, les femmes cousent de grandes toiles blanches que les hommes attachent à la boîte, ainsi transformée en cache parfaite sur la toundra. Le génie des nomades !

Avec vos *qamutiik* remplis du matériel de camping des *Qallunaat* – trop de nourriture, bouteilles de vin, raquettes et skis de fond –, vous quittez le village par le chemin du lac Stuart, là où les hydravions amerrissent l'été pour débarquer les pêcheurs et les chasseurs. Ces derniers ignorent qu'en novembre, quand la glace prend, quelques jours avant les premières neiges, on peut patiner pendant des kilomètres sur la glace noire. L'air froid brûle les poumons et on s'abandonne à l'ivresse de manier une rondelle sans s'arrêter, sous un ciel infini. On ne veut même pas compter un but, on veut juste patiner avec une *puck*, dans un silence parfait et un avant-goût

d'éternité.

Après le lac Stuart, vous enfileriez une série de petits lacs, un collier de perles sur la toundra. Puis vous arrivez au Big Nose, *Qingaujak* en inuktitut. Les Inuit ont nommé tout leur pays. Pas besoin de cartes, encore moins de GPS : les toponymes décrivent le chemin à prendre. Encore faut-il savoir ce qu'ils veulent dire, avoir appris à lire les paysages !

Sur le lac, au pied de la colline, vous coupez les moteurs. Sous les étoiles, vous ouvrez les cannettes de bière. Faut les boire vite à – 40, la bière sloshe en un rien de temps. Vous repartez en sachant qu'après avoir traversé le lac vous foncerez vers la baie à gauche, suivrez le ruisseau jusqu'à un petit lac perdu, puis le sentier du trappeur dans le bosquet de mélèzes, les derniers arbres avant les grands vents de la toundra. Enfin, vous serez arrivés : la tente prospecteur.

C'est Ben, le prof d'éducation physique, qui l'a apportée du Sud au début de l'année scolaire. Il s'en servait comme campement de chasse, en Abitibi, dans les bois pas loin de Rouyn, où il est né. Alex, le psychoéducateur de l'école, a choisi l'emplacement à l'ouest du village, à la limite des arbres. Il a plusieurs hivers du Nord dans le corps, a passé d'innombrables fins de semaine à courir les grands froids de la toundra sur sa motoneige. Il connaît les environs du village presque aussi bien que les Inuit. Il vous a trouvé un coin à l'abri du vent, au creux du vallon, et vous avez en masse de bois mort autour du campement pour chauffer le poêle jusqu'au printemps.

Quand la glace a pris sur les lacs en novembre, Alex vous a guidés jusqu'à l'endroit où vous avez monté la tente, érigée sur une structure faite de troncs d'épinette noire. Au début, vous dormiez sur un tapis de sapinage, à la manière des nomades. Puis, au gré des fins de semaine, vous avez transporté dans les *qamutiik* des deux par quatre achetés à la coop du village, du bois de palettes ramassé au dépotoir – que les gens de Kuujuaq appellent le Canadian Tire –, et vous avez construit une structure que vous avez isolée avec des feuilles de styromousse. Même à – 40, vous êtes en T-shirt dans la tente. Pendant la nuit, vous vous relayez pour chauffer le poêle toutes les deux heures.

La tente de Ben ! La « *tente fouère* », comme vous l'avez baptisée ! Chaque fin de semaine, tu renoues avec les enseignements de ton père, avec ton enfance dans les bois. Comme il aimerait être là avec toi, comme il aimerait lui aussi la vie dans le Nord ! Casser la glace pour l'eau, chasser le lagopède, suivre la trace des loups, pour la frayeur de les apercevoir au loin, pour le bonheur de penser à ta mère quand les bêtes disparaissent avec le jour arctique. La tente de Ben ! C'est là que tu as appris à jouer au cribble.

15-2, 15-4, 15-6 et 8, 14. Ben abat ses cartes sur la table éclairée par le fanal : un cinq, un neuf, un dix, un valet et un autre dix comme atout. Il danse sur sa chaise, avance ses pions rouges. Il rit comme le garçon qu'il a dû être, à l'aréna, à la pêche, derrière l'école. Dans un coin, Naïma, son chien, ronfle. Son souffle se mêle au crépitement des bûches dans le poêle, au cliquetis du métal qui se dilate.

Assises à l'indienne sur un sac de couchage, Catherine et Isabelle boivent du vin rouge dans des coupes de camping. L'une enseigne le français aux tout-petits de l'école, l'autre, les sciences au secondaire. Ben se lève pour mettre une bûche dans le poêle, se cogne la tête contre le fanal. Les filles se moquent de lui, la lumière vacille dans la tente et tu rêves un instant au rire de Caroline. Alex entrouvre le battant de la porte, fait entrer le froid dans un tourbillon de vapeur gelée. Il y a des aurores.

Vous sortez dans la nuit. Naïma saute, les lampes frontales des filles éclairent le sentier, vous glissez jusqu'au lac. La Voie lactée traverse le ciel, disparaît derrière les collines. Une lumière vert, mauve et rouge ondoie parmi les étoiles, sillonne la nuit comme une grande rivière sauvage. Les Inuit croient que les *arsaniit* permettent aux esprits de prendre contact avec les vivants. Peut-être. Chose certaine, tu pourrais passer le reste de ta vie dans la neige du Nunavik.

OceanofPDF.com

Tu frappes à la porte de Caroline quelques jours après le retour des vacances de Noël. Tu lui tends un bol de bleuets, avec une canne du sirop d'érable de ton père. Elle fait du thé, vous vous assoyez sur le divan. Dehors, il se met à neiger. Vous parlez de la Gaspésie, de son enfance, de ses études à Rimouski. Tu lui racontes les randonnées dans le bois avec ton bonhomme. Elle te questionne sur ta mère, tu lui parles des sorties de chasse *upriver* avec les gars, de la tente de Ben au creux d'un vallon pas trop loin du village.

Au moment de partir, la nuit noire s'est transformée en blizzard. Avec le vent et la neige, tu as de la difficulté à traverser les quelques mètres qui te séparent de ton appartement. Tu aurais dû dormir chez elle. Elle en avait envie, toi aussi ; elle n'a rien dit, tu n'as rien fait. Le silence vous a préservés des débuts gênants et tu te retrouves dans le blizzard à chercher la porte de ton appartement, de la neige jusqu'aux genoux et le cœur au vent.

Un samedi soir, vous sortez au bar. Vous buvez quelques bières en jouant au billard. À la télé, il y a la partie de hockey entre Montréal et Toronto. Tu lui présentes les gars de l'équipe ; leurs blondes adoptent Caroline sur-le-champ. Elle sait se faire aimer. Vous terminez la soirée sur le plancher de danse, bras dessus, bras dessous, à hurler avec le reste du village le refrain de John Denver : « *Country roads / Take me home / To the place I belong.* » Un samedi soir à Kuujjuaq, avec Caroline et les gars du hockey. Ça commence à ressembler à quelque chose comme du bonheur.

La fin de semaine suivante, Catherine l'invite à la tente. Ben et Alex te niaient : il était temps que quelqu'un te vienne en aide. À l'aube, c'est ton tour de garde : tu mets du bois dans le poêle et tu réveilles Caroline. Vous sortez en silence sans réveiller les amis. Couchés sur la neige dure, emmitouflés dans vos parkas, votre capuchon relevé et le foulard autour du cou, vous partagez la beauté violente d'un lever de soleil à – 40 degrés

Celsius. L'air du matin et le froid s'emmêlant à la fumée du poêle brûlent vos poumons, embrasent l'avenir qui commence à l'instant.

L'hiver du Nunavik passe, avec ses froids à couper au couteau, ses blizzards, ses journées bleu et blanc. Et à mesure que les jours allongent, vous vous rapprochez. Vous marchez ensemble pour aller à l'école, Caroline t'invite à souper plusieurs fois par semaine. Elle va te voir jouer au hockey à l'aréna, vous accompagne de plus en plus souvent à la tente. Tu dors chez elle, elle dort chez toi. Les collègues de l'école potinent, les gens du village potinent, les caribous dans la toundra potinent.

Au mois de mai, tu passes la chercher avec ton quatre-roues. Tu as tout préparé : le poêle Coleman, le filet d'omble de l'Arctique que Thomassie t'a donné, la dernière bouteille de vin des réserves rapportées après les vacances de Noël. Vous sortez du village par le chemin du lac Stuart. Des plaques de neige résistent au soleil du printemps au creux des vallons. À ce moment de l'année, il fait clair jusqu'à minuit. Derrière vous, la rivière encore gelée attend la débâcle. Elle agit comme un climatiseur géant, vous sentez dans votre dos le froid qui s'en dégage. Après quelques minutes sur la route de gravier, tu engages le VTT dans la toundra en direction d'un immense bloc erratique. C'est là que tu l'amènes souper.

Tu étends le *sleeping* sur la mousse, allumes un feu, fais cuire le poisson dans la braise, la recette de Thomassie, avec beaucoup de beurre et des oignons. Tu sors le paquet du feu avec tes gants, tu ouvres le papier d'aluminium ; la chair de l'omble est rose, le beurre, fondu. Le parfum de Caroline se mélange à l'odeur du poisson et les effluves de la toundra au printemps se répandent dans son cou.

Après la bouteille de vin, la lumière du Nord faiblit à l'ouest, quelques étoiles apparaissent au-dessus de la rivière gelée. À l'abri du vent, dans la chaleur du feu irradiée par le bloc erratique, tu arraches Caroline au froid de la nuit. Les glaciers se retirent en glissant sur le roc, laissant dans leur sillage des débris, des sédiments de gravier, des Groenland de pierre sous le calme des étoiles. À cet endroit né du choc des millénaires, vous apprenez à vous aimer.

OceanofPDF.com

Guillaume berce Marie-Claire. Il a dormi seul avec elle. C'est ce qu'elle a demandé pour sa fête : une nuit sous la tente avec papa. Dehors, l'aube chancelle entre les pruches. Depuis quelques jours, quand on arrive au sommet de la colline après avoir traversé le ruisseau, on peut voir le tracé de l'autoroute balafrer le fond de la vallée. Elle passera en plein milieu du marécage.

Le cauchemar se matérialise peu à peu devant Guillaume. Il le sait, le film s'est déjà joué ailleurs : les bois autour de la maison seront rasés pour accueillir un développement résidentiel qui s'appellera « Le boisé champêtre » ; le bois, la tente, le ruisseau et l'étang à grenouilles, tout disparaîtra. Les pruches et les cèdres seront remplacés par la charpente des bungalows, et ses enfants devront apprendre à tout perdre.

La lumière du matin glisse sur le versant de la colline quand il sort marcher dans la prucheraie. Marie-Claire est dans le porte-bébé sur son dos, même s'il commence à être un peu petit pour elle. Elle veut se faire porter, refuse de marcher : caprice de petite dernière. Et Guillaume ne peut rien lui refuser. Il a toujours aimé se balader dans les bois avec ses enfants sur son dos, les sentir s'abandonner au sommeil, entendre leur souffle se fondre aux frémissements de la forêt. Après Marie-Claire, ce bonheur deviendra nostalgie. Aussi bien en profiter.

Le premier hiver après le retour du Nord et la naissance de sa fille aînée, il était au chômage. Il travaillait à son projet de thèse sur les littératures du Nord : toutes les occasions étaient bonnes pour enfiler ses raquettes et découvrir les boisés des environs. À la mi-janvier, il y avait eu une vague de froid, comme au temps où il enseignait à Kuujuaq. Il écoutait les gens se plaindre à la radio, les présentatrices météo parler de refroidissement éolien, cette invention des grands boulevards et des banlieues qui ne connaissent pas le vent de la toundra. Dehors, le ciel bleu l'invitait à prendre le bois.

Les arbres craquaient dans l'air vif, les raquettes crissaient sur la neige, et Guillaume, Laure lovée contre lui, au chaud, aurait été capable de marcher jusqu'à la fin de l'hiver, d'aller rejoindre ses élèves à la baie d'Ungava, sur la banquise chauffée par le soleil du Nord.

Avec Marie-Claire, il suit les pistes des chevreuils jusqu'au ravage près du ruisseau. Rien ne le rassure davantage que des traces dans la neige : le pays est encore habité. Pister les animaux, identifier le chant des oiseaux, dormir dehors avec les enfants, ultimes moyens de se reconnecter à la vie, à l'énergie sauvage des origines. Guillaume a parfois l'impression de souffler sur les braises d'un feu ancien sur le point de s'éteindre.

Sous les branches des cèdres, la neige tassée et les excréments indiquent l'endroit où les bêtes ont passé la nuit. C'est son père qui l'a initié à la vie silencieuse de la forêt. Sans un mot, de ses grandes mains de bûcheron, il lui a appris à repérer les branches cassées, les zones de grattage, les touffes de poil. Armé de son .12, le vieil homme restait à l'affût d'une perdrix, d'un lièvre, de viande à rapporter pour faire passer les p'tites bières, auprès du poêle l'hiver, sur la galerie l'été. Il racontait des histoires, les mois de janvier à – 40 degrés Celsius quand il partait bûcher avec ses frères. « Tu sais, à cette température-là, les Fahrenheit rejoignent les Celsius. » Il en était tout fier. Il vidait sa bière et repartait pour une autre anecdote, une chanson sur les lèvres. Il racontait le ruisseau à truites, les foin, les veillées, il racontait tout ça et, dans ses yeux, ça brillait comme ça brille quand on conte une histoire à un enfant.

Guillaume contourne le bosquet de cèdres, longe le ruisseau sur une centaine de mètres. Le bruissement de l'eau sous la glace se mêle à la respiration de sa fille endormie sur son dos. Juste avant le ravin, les traces d'un coyote croisent celles d'un lièvre, les dernières traces d'un ballet qui a taché la nuit de sang. Pour ses anciens élèves, là-bas dans le Nord, suivre les pistes des animaux est une façon de se rappeler qui ils sont. Les gestes de la survie ne sont plus nécessaires, mais la joie nécessaire de les réaliser, elle, demeure. Pour eux, les traces tendent vers un but concret, la viande qu'ils partageront avec leurs proches. Pour Guillaume... un bruit de

mitraillette : une perdrix. Marie-Claire rit. Elle s'est réveillée.

Ils débouchent sur un grand espace plein de neige et de soleil. On dirait le Nord, la toundra. C'est le tracé de l'autoroute. Une dizaine de chevreuils détalent en les entendant sortir du bois. Ils se nourrissaient des copeaux de l'abattis, inconscients de ce qui allait bientôt leur passer sur le corps. Où iront-ils se réfugier ? Guillaume entend déjà les banlieusards pester contre les bêtes qui saccagent leurs haies de cèdres. Il s'assoit sur une roche recouverte de mousse. Elle aussi disparaîtra sous le bitume. L'odeur sucrée des conifères coupés, les abattis, les résidus forestiers : Guillaume reconnaît cette désolation.

Marie-Claire bouge dans son dos. Sa voix résonne dans les pensées de son père, dans le vide laissé par les bûcherons. Dans une trentaine d'années, elle empruntera cette stupide route pour rendre visite à ses vieux parents. Dans l'auto, elle partagera avec son chum et ses enfants des souvenirs entremêlés à ceux de son père : les randonnées dans les bois, les histoires de son grand-père, l'odeur des *sleepings* sous la tente. Sans s'en rendre compte, sur l'autoroute qui aura tout remplacé, elle accélérera, pressée d'arriver. Chez elle. Malgré les développements et les coupes à blanc. Certains jours, la destination importe davantage que le chemin.

OceanofPDF.com

Assis dans la tente, Guillaume tient dans ses mains la lettre que son père lui a écrite avant de mourir. Il n'aura pas vu la fin de l'hiver. Quelques semaines après leur sortie de pêche blanche, le bonhomme est mort, dans son lit, au bout du rang où il est né, dans la maison construite par son propre père, le grand-père de Guillaume, l'arrière-grand-père de Laure, de Samuel et de Marie-Claire. Comme les hommes des générations avant lui, le père de Guillaume a fait son bois – bûché, fendu, cordé – jusqu'au dernier jour. Et à la fin, c'est son cœur qui a flanché. Dans l'ordre naturel des choses.

La veille de son décès, il est venu visiter la tente de Guillaume. Il avait apporté avec lui la vieille berçante en bois, celle qui était dans sa maison depuis toujours, près du gros poêle Bélanger. Guillaume l'a installée à côté du lit de camp sur lequel ils étaient assis. Côte à côte, le père et le fils ont bu leur café en écoutant les bûches siffler dans le poêle. Ils fixaient la chaise sans rien dire. La pénombre tombée, Guillaume a fait mine d'allumer le fanal, mais son père l'a retenu. La nuit les a enveloppés, le bonhomme a ajouté du bois, le tuyau du poêle rougeoyait dans le noir. Il a sorti une flasque de la poche de sa chemise de chasse. Le père et le fils ont bu en silence. Une dernière fois.

Le jour des funérailles, en plein hiver, il est tombé cent millimètres de pluie. Guillaume et Caroline étaient au cinéma. Quand ils sont sortis, les truites nageaient dans les rues du centre-ville et les routes de la vallée avaient disparu sous les eaux de la rivière. Pour se rendre à la maison funéraire, ils ont passé par les chemins forestiers qui serpentent au sommet des collines. Les deux plus vieux se chicanaient à l'arrière, Marie-Claire dormait dans son siège d'enfant. Soudain, un lynx a surgi du fossé et a traversé la route. Avant de disparaître dans la forêt, il s'est retourné pour regarder passer le fils et sa famille.

Guillaume ajoute une bûche dans le poêle, fait chauffer de l'eau. Il a

besoin d'un café fort, avec du brandy.

GUILLAUME, MON FILS,

J'AI TOUJOURS AIMÉ MIEUX PARLER QU'ÉCRIRE, RACONTER AU LIEU DE TENIR UN BOUT DE CRAYON DANS MES MAINS. MAIS JE VEUX TE LAISSER CE SOUVENIR DU JOUR OÙ TA MÈRE EST MORTE. C'EST LE CADEAU QUE JE T'OFFRE. TU EN FERAS CE QUE TU VOUDRAS, LES HISTOIRES APPARTIENNENT À CEUX QUI LES ÉCOUTENT. APRÈS L'AVOIR LUE, TU PEUX BRÛLER LA LETTRE DANS LE POÊLE DE TA TENTE, LA LAISSER AU FOND D'UN TIROIR OU LA DONNER À LAURE.

CE MATIN-LÀ, LA LUMIÈRE ENTRAIT PAR LA FENÊTRE DE LA CUISINE. QUE J'AIMAIS ME TENIR À CET ENDROIT, DEBOUT, L'ÉPAULE DROITE ACCOTÉE SUR LE MUR, LES YEUX FERMÉS, LE VISAGE TOURNÉ VERS LE SOLEIL. SURTOUT L'HIVER. J'AVAIS MIS DE LA MUSIQUE TRADITIONNELLE, COMME TOUJOURS, TU SAIS, CELLE AVEC LA VIELLE À ROUE. LE SON DE CET INSTRUMENT ME FAIT RÊVER ; ÇA ARRIVE DU FOND DU MOYEN ÂGE, DES VIEUX PAYS, PIS ÇA RÉSONNE SI BIEN DANS LA MAISON EN BOIS. TOI, T'ÉTAIS ASSIS SUR TON TAPIS, TU AGITAIS LES BRAS, FAISAIS DES MOULINETS, REBONDISAIS SUR TES FESSES. TU DANSAIS COMME SI TU ESSAYAIS D'ATTRAPER LES RAYONS DU SOLEIL SUR LE PLANCHER DE PIN.

DE L'EAU BOUILLAIT SUR LA CUISINIÈRE. PAR LA FENÊTRE, LES RACINES DES PINS DESSINAIENT DES VEINES NOIRES SUR LA TERRE GELÉE, BRUNE, À PEINE BLANCHIE PAR L'HIVER. EN PLEIN CŒUR DE JANVIER, IL N'Y AVAIT PAS ENCORE DE NEIGE. TA MÈRE ÉTAIT ENTRÉE À L'HÔPITAL QUELQUES JOURS AVANT : CANCER DU SEIN, FULGURANT, STADE 4. PAS D'HIVER, TA MÈRE MALADE. TU PEUX T'IMAGINER. C'EST COMME TOI AVEC TON AUTOROUTE.

TOUJOURS EST-IL QU'UN LIÈVRE TENTAIT DE SE CAMOUFLER SOUS LES BRANCHES D'UNE ÉPINETTE. IMMOBILE, À PART SES FLANCS GONFLÉS PAR CHAQUE RESPIRATION, SES OREILLES QUI REMUAIENT AU-DESSUS DE SA TÊTE. IL ATTENDAIT QUE LE DANGER PASSE, JE NE SAIS PAS LEQUEL. JE NE VOYAIS NI RENARD NI LYNX ; PEUT-ÊTRE QU'UNE BUSE PLANAIT DANS LE CIEL, JE SAIS PAS TROP. AU MOINDRE SOUFFLE, L'ANIMAL SEMBLAIT PRÊT À BONDIR ET DISPARAÎTRE. AVEC SON PELAGE BLANC DANS UN HIVER SANS NEIGE, IL DEVAIT ÊTRE POUR SES PRÉDATEURS AUSSI VOYANT QU'UNE FILLETTE ROUSSE DANS UNE COUR D'ÉCOLE. J'ESPÈRE QUE L'IMAGE TE FAIT SOURIRE, PARCE QUE TON PÈRE, LUI, A SOURI. LE LIÈVRE, ÇA M'A FAIT UNE BONNE

HISTOIRE À RACONTER À TA MÈRE QUAND JE SUIS ALLÉ LA VISITER À L'HÔPITAL CET APRÈS-MIDI-LÀ. C'EST LA DERNIÈRE HISTOIRE QUE JE LUI AI CONTÉE.

Guillaume entend encore la musique de la vielle dans sa tête. Elle l'a toujours accompagné, partout où il est allé. Le frottement des cordes sur la roue en bois, le grincement de la manivelle actionnée par le vielliste, cette musique de coups de poignet avait réuni sa mère et son père au temps de leur jeunesse. Son père lui avait si souvent raconté leur rencontre, pendant le festival de musique traditionnelle.

Ce jour-là, sous le chapiteau, trois femmes entonnaient des chants celtiques. L'homme qui deviendrait le père de Guillaume sirotait un café-whiskey servi par son voisin de tente. Il essayait tant bien que mal de se remettre de la veille : la première soirée du festival, le plaisir de revoir les habitués, les chansons à répondre jusqu'au petit matin, la bière et tout le reste.

Il était étendu au pied d'un chêne, le soleil accueillait les voix des chanteuses dans la lumière, le vent était chaud. Et c'est à ce moment-là qu'il l'avait aperçue, assise à l'entrée du chapiteau, dos à lui, ses cheveux roux en cascade sur le dossier de la chaise. On aurait dit l'Irlande, un mélange de lumière, de rousseur et de musique. Après minuit, au milieu des couples qui se faisaient et se défaisaient sous les ordres du meneur de danse, leurs bras s'étaient accrochés et il l'avait fait voler autour de lui. Laure : elle était légère comme l'avenir et ses cheveux sentaient la rivière, le feu.

Le grand parc du festival : Guillaume y a passé les moments les plus heureux de son enfance. Chaque année, ils arrivaient le vendredi en matinée. Son père montait la tente pendant qu'il allait se baigner. Il sentait que sa mère était là, avec lui, dans l'eau. Il la pourchassait jusqu'au milieu de la rivière, se laissait flotter avec elle dans le courant. Elle prenait son fils dans ses bras, l'embrassait dans le cou. Chaque année, le temps d'un après-midi, il nageait dans la rivière avec sa mère.

APRÈS L'HISTOIRE DU LIÈVRE, TA MÈRE, QUI ÉTAIT TRÈS FAIBLE, M'A DEMANDÉ DE LUI PARLER DU FESTIVAL DE MUSIQUE. JE NE ME RAPPELLE PAS CE QUE J'AI BIEN PU

LUI RACONTER. MAIS TOI, GUILLAUME, TU TE SOUVIENS : LES AMIS ARRIVAIENT, SORTAIENT LES GLACIÈRES, LES INSTRUMENTS. ÇA SE METTAIT À CHANTER, ÇA N'ARRÊTAIT PLUS DE CHANTER, JUSQU'AU DIMANCHE SOIR, JUSQU'AU LUNDI MATIN. LES GENS DE SAINT-CÔME AVEC LA GANG DES CANTONS, LA FAMILLE COURNOYER ET LE PÈRE BROUSSEAU, M. GRANMOND ET SA BOUTEILLE DE VIN DE MESSE, LES ARSENAULT ET LEUR FUMASSE, P'TIT BONHOMME ET GÉRARD, LES AMÉRICAINS AVEC LEUR ROULOTTE ET LEUR VIEUX FRANÇA DE PAROISSE, RESTÉ FIGÉ DANS LES « FACTRIES » DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

TOUT LE MONDE POUSSAIT LA CHANSON, À VINGT OU À QUATRE-VINGTS ANS, DES REFRAINS DE VILLE OU DE MOISSON, DES AIRS À BOIRE OU À SE MARIER, DES COMPLAINTES POUR PLEURER ET DES CHANSONS POUR RIRE, POUR VIVRE EN HURLANT AUX ÉTOILES QUE L'ON MOURRA PLUS TARD. C'EST CE QUE J'AI PROMIS À TA MÈRE, EN TOUT CAS.

Guillaume se rappelle les concerts acoustiques sous les chapiteaux, les violons, les mandolines, les tapeux de pied. Il se rappelle le silence recueilli des spectateurs devant la grande scène le soir. Il se rappelle son père, sans elle, sans la bouche pleine de vie et de vin blanc de sa mère.

CE MATIN-LÀ, ON DIRAIT QUE TU AS SU QUE TA MÈRE ÉTAIT EN TRAIN DE MOURIR. SUR LE PLANCHER DE LA CUISINE PLEINE DE SOLEIL, TU T'ES MIS À PLEURER SANS AUCUNE RAISON. TON VISAGE EST DEVENU ROUGE, TES DEUX DENTS BLANCHES FLOTTAIENT DANS TA BOUCHE. C'EST FOU, CETTE IMAGE-LÀ M'EST TOUJOURS RESTÉE EN MÉMOIRE ; ENCORE AUJOURD'HUI, SI JE FERME LES YEUX, JE PEUX VOIR TES DEUX PETITES DENTS DE LAIT.

JE ME SUIS APPROCHÉ, T'AI PRIS SOUS LES BRAS. JE T'AI LANCÉ DANS LES AIRS, T'AI RATRAPÉ ; TES PLEURS SE SONT TRANSFORMÉS EN RIRES. J'AI SOUFFLÉ SUR TON VISAGE, DANS TES CHEVEUX COMME UN NUAGE, L'ÉTÉ, QUAND IL N'Y A RIEN D'AUTRE À FAIRE QUE DE SE ROULER DANS L'HERBE. JE SUIS RETOURNÉ À LA FENÊTRE, TON CORPS CALMÉ SUR MA POITRINE. LE LIÈVRE ÉTAIT PARTI SANS LAISSER DE TRACES.

TON PÈRE QUI T'AIME.

Guillaume plie la lettre en quatre, la range contre son cœur dans la poche de sa chemise. Il prend une bûche d'épinette, la met dans le poêle, laisse la

porte de la truie entrouverte. Il regarde le bois brûler, se consumer, devenir cendres. Dans la tente, ça sent la forêt, ça sent son père.

OceanofPDF.com

Rien de plus banal qu'une partie de hockey au Canada, un samedi soir. Aux quatre coins du pays, le peuple fait la file au comptoir à bière, joue au gérant d'estrade, prépare ses arguments pour la tribune téléphonique de fin de soirée. On jase dans les gradins, les enfants courent dans les escaliers, jouent au hockey dans l'entrée en se faisant des buts avec les poubelles de l'aréna. Ils rêvent à la gloire, au but marqué en prolongation, à la bière au bar après la partie, à tout ce qui fait de cette vie de hockeyeur l'existence parfaite pour n'importe quel petit cul ayant grandi dans cet immense pays ne tenant à rien d'autre qu'au résultat du match entre les Maple Leafs et le Canadien ou entre Edmonton et Calgary.

Ils sont des centaines de milliers, d'un océan à l'autre, du sud au nord, dans les villes, dans les villages, à se réfugier dans un aréna pour fuir leur quotidien enneigé pendant quelques heures. Hockey de la Ligue nationale, junior, senior, championnat féminin, hockey mineur, ligues de garage : tous les Canadiens se trouvent dans un aréna... ou devant la télé à regarder le hockey en buvant de la Molson Canadian. Le samedi soir, l'armée chinoise pourrait envahir le pays que personne ne s'en soucierait.

Avec l'équipe de hockey de Kuujuaq, tu as beaucoup voyagé dans le Nord. Un hiver, vous avez remporté la Nunavik Cup. Le tournoi avait lieu à Quaqtaq, un village situé sur la rive d'une immense baie, *Tuvaaluk*, « la Grande Banquise ». Les mammifères marins y abondent et la chasse au béluga est une activité importante pour cette communauté.

Pendant ton séjour là-bas, tu as mangé du *muktuq*, de la viande de béluga crue. Les gars t'ont suggéré d'ajouter de la sauce soya. Du sushi de baleine ! Tu as mâchouillé le morceau de gras pendant dix minutes avant de te résoudre à tout avaler. Tes coéquipiers, eux, se régalaient. Le morceau de chair blanche avait été déposé sur une boîte de carton dépliée, directement sur le plancher de la cuisine. Les gars se découpaient de généreuses portions

à l'aide des *ulu*, ces couteaux en croissant de lune. Les Inuit mangent du spaghetti assis à la table, mais leur nourriture traditionnelle, leur *country food*, ils la mangent par terre, comme s'ils étaient dans une tente ou un igloo.

Pour sentir que tu faisais partie du groupe, tu as repris un morceau de béluga. Dans le coin de la cuisine, un aîné – le chasseur qui avait apporté la viande ? – te souriait. Il ressemblait à David Suzuki, le célèbre environnementaliste. Une fois que tu as eu la bouche remplie d'une espèce en voie de disparition, le vieux s'est mis à te raconter une anecdote en inuktitut. Tu ne comprenais rien et tu lui souriais. Plus tard, tu as demandé à Thomassie ce que le vieil homme t'avait raconté. Il a ri en t'apprenant que le mot *quaqtaq* signifie « ver intestinal » ! Dans les années 1930, un chasseur aurait trouvé des parasites vivants dans ses selles après avoir mangé du béluga. L'anecdote a inspiré le nom du village quand la mission catholique est devenue officiellement une communauté nordique en 1978. L'humour inuit !

Cette saison-là, en plus de votre championnat à Quaqtaq, vous avez participé à un tournoi chez les Cris de Whapmagoostui. Cette communauté, qui se situe à la limite septentrionale de l'Eeyou Istchee, le pays du peuple cri, jouxte celle de Kuujjuarapik, le village inuit le plus au sud. Une rue sépare les deux quartiers et, quand on passe de l'un à l'autre, l'architecture des maisons change. Dans les dédales de la bureaucratie, une enveloppe budgétaire est prévue pour la construction des bâtiments eeyou, une autre pour les Inuit. Chaque nation possède aussi son école et son dispensaire. Toute la vie est dupliquée de cette façon, selon les ministères, les juridictions fédérales et provinciales, les traités signés ou non. Quatre toponymes, quatre langues, quatre ordres de gouvernement et deux peuples : Whapmagoostui, Kuujjuarapik, Poste-à-la-Baleine, Great Whale River. Bienvenue au Canada !

Vous avez perdu le tournoi en finale contre Moose Factory. Tu ne sais pas trop si c'était une *joke* ou pas, mais les joueurs ressemblaient vraiment à des orignaux. Disons que les doubles-échecs dans le bas du dos ont légèrement

pesé sur le résultat. Caroline a ri de tes bleus pendant quelques jours. Avec le retard accumulé au fil du tournoi et en raison des discours du chef cri et du maire inuit, des représentants du fédéral et du provincial, de la bénédiction du prêtre de l'église anglicane et de celle du pasteur de l'église baptiste, la partie a commencé à trois heures du matin. L'aréna était plein, il y avait des enfants partout. En plein milieu de la nuit. Quand vous êtes sortis après la défaite, le soleil se levait sur la taïga et vous avez filé à l'aéroport, où l'avion affrété par le Conseil de bande de Whapmagoostui vous attendait. Une finale au plus profond de la nuit dans un aréna bondé, un avion nolisé : tu n'as jamais tout à fait saisi comment les choses se passent dans le Nord, c'est resté pour toi une sorte de mystère, comme si tu avais rêvé toutes ces années.

Chaque printemps, tu attendais avec impatience le Toonik Tyme. La compétition de hockey est le point culminant de cette semaine de festivités qui souligne les traditions inuit et la fin de l'hiver. Parmi tous les tournois qui t'ont permis de découvrir le Nord, la semaine à Iqaluit demeure ta préférée. Dès le premier coup d'œil par le hublot de l'avion, tu as aimé la terre de Baffin, son désert de glace. Iqaluit a été construite sur les collines qui surplombent la baie de Frobisher. Au mois d'avril, les glaces étincellent sous le soleil de fin d'hiver. Les Inuit vont à la chasse au phoque sur la mer gelée ; de l'avion, tu voyais les motoneige filer sur la banquise.

À l'ouverture du tournoi, vous jouez contre l'équipe locale. Vous êtes les champions défendants. L'année précédente, Thomassie et toi avez marqué trois buts chacun en finale : une victoire de 6-5 contre Rankin Inlet. C'est ta troisième participation à ce tournoi. Et ce sera ta dernière. Caroline est venue te conduire à l'aéroport. Vous vivez ensemble depuis le retour à l'école, l'automne dernier. Ça libère un précieux logement de la commission scolaire. En te souhaitant bonne chance pour le tournoi, elle t'a annoncé la nouvelle : elle est enceinte. Vous rentrerez dans le Sud à la fin de l'année. Tu ne l'as pas annoncé aux gars, même pas à Thomassie. Tu te sens comme un traître et tu ne veux surtout pas être une distraction pour l'équipe. Il y a un dernier tournoi à gagner pour le village qui t'a accueilli.

Nooma, le *coach*, t'a placé sur l'alignement partant. L'arbitre lève le bras en direction des deux gardiens pour s'assurer qu'ils sont prêts. La foule retient son souffle. La rondelle tombe sur la glace, les bâtons s'entrechoquent. Il ne se passe pas grand-chose jusqu'au milieu de la première période. Puis la rondelle se retrouve au fond de votre territoire. Markussie, le père de ton élève Geeka, la récupère derrière le filet. Les adversaires organisent l'échec avant. Markussie contourne le but, te passe la rondelle sur le bord de la bande. Tu as déjà entamé ton pivot, tu réceptionnes la passe avec ton patin, ramènes la rondelle sur ta palette. Tu files sur la glace, puis bang ! Le défenseur adverse ferme le jeu, te fait valser avec un bon coup de hanche, à la limite de la légalité. La foule rugit. Le *Qallunaaq* est sur le cul. Après trois ans et un championnat, on te connaît.

Tu te relèves, replaces ton casque. Les adversaires pressent le jeu, maîtrisent la rondelle dans le coin. Ils attaquent à deux contre un défenseur et le joueur de centre de ton équipe. La rondelle va et vient entre les patins. Ça joue du bâton, ça se donne des doubles-échecs à qui mieux mieux, ça ressemble à une mêlée au rugby, mais sans règlements. L'attaquant adverse réussit à remonter la rondelle à la ligne bleue. Le défenseur s'en empare, s'apprête à lancer en direction du filet, mais Thomassie surgit de nulle part, lui subtilise le disque et te l'envoie au centre de la glace. Tu as anticipé la passe et tu te retrouves en échappée. La foule se lève. Arrivé dans l'enclave, tu exécutes ta meilleure feinte, un défenseur te rejoint, t'accroche avec son bâton.

Tir de pénalité ! Debout au milieu de la patinoire, tu attends le coup de sifflet de l'arbitre. Malgré les yeux des spectateurs fixés sur toi, tu n'as conscience de rien d'autre que du bruissement de ton sang dans tes veines. Tu penses à ton enfance, à patins à longueur d'année, à l'aréna, au parc, sur l'étang gelé derrière la maison, et tu t'élances.

OceanofPDF.com

Après la première partie contre l'équipe d'Iqaluit, une victoire de 4-3, vous avez perdu 7-3 contre Rankin Inlet. C'était l'équipe que vous aviez battue en finale l'année précédente ; elle tenait sa revanche. Thomassie ne l'a pas pris. Ce soir-là, personne n'est allé au bar. Le lendemain matin, il a marqué cinq buts et vous avez massacré Arviat. Plus tard en soirée, il en a ajouté quatre contre Pond Inlet. Il patinait comme lorsqu'il était enfant, sur la patinoire extérieure du *downtown* de Kuujuaq, à – 40 degrés Celsius, avec le vent de la rivière Koksoak dans la face. Il n'était pas question que ce gars-là rentre chez lui sans le trophée. Il se trouvait dans une zone au-delà de la fierté ou de l'orgueil ; quelque chose brûlait en lui depuis la défaite contre Rankin. Juste sa façon d'attacher ses patins – en silence, en tirant sur ses lacets avec des gestes brusques et puissants qui gonflaient ses biceps – suffisait pour passer le message à toute l'équipe que la victoire était la seule option.

Après une autre victoire facile contre Pangnirtung, vous avez croisé de nouveau Rankin Inlet en demi-finale. Ce soir-là, tu as arrêté de regarder jouer Thomassie et tu t'es enfin réveillé. Tu as marqué deux buts, dont le gagnant en prolongation. Tu as fait dévier un tir de Willie et le banc s'est vidé. Tu t'es retrouvé coincé contre la bande : les gars t'écrasaient de leur bonheur, de votre bonheur.

Iqaluit vous attend en finale. L'aréna est rempli. Les deux équipes s'échangent un but pendant les deux premières périodes : 1-1 après quarante minutes. À l'entracte, l'eau de la Zamboni ne gèle pas sur la glace. Il fait trop chaud, il y a trop de monde dans les gradins. Les organisateurs du tournoi font ouvrir les portes de l'aréna afin de laisser entrer l'air froid du printemps arctique. Quand vous ressortez pour la troisième période après un délai d'une trentaine de minutes, la glace est parfaite, lisse et dure. *Only in the North !*

Thomassie ne rentre pas au banc de toute la troisième période. Son intensité ne flanche pas. C'est le septième match en quatre jours, tes jambes sont lourdes, tu te contentes de demi-présences, en t'assurant de ne pas faire d'erreur. Et Thomassie, lui, fonce au filet, exerce de l'échec avant, est le premier à se replier, aide aux sorties de zone. Il est partout sur la glace.

En milieu de troisième, tu lui fais une passe soulevée, parfaite, entre les deux défenseurs – tu n'as plus de jambes, mais ta vision du jeu demeure intacte –, et il s'échappe. Arrivé à la hauteur des cercles de mise en jeu, il laisse partir un tir du poignet dans le *top net*. Le gardien n'a rien vu. Ce n'est pas un but, c'est une affirmation : « Nous sommes en vie. » Tu complètes la marque dans un filet désert et, cette nuit-là, vous célébrez au Legion d'Iqaluit. Les gens vous félicitent, même si vous venez de battre l'équipe locale. Vous buvez jusqu'aux petites heures, sauf Thomassie. Il s'est endormi dans le pick-up qui vous ramenait à l'hôtel après la partie.

Dans la nuit, au Legion, entre deux bières ou quatre, la fougue et la hargne de Thomassie continuent de t'habiter, tu n'en reviens toujours pas. L'admiration ressentie par les Canadiens français devant la détermination de Maurice Richard, que ton père t'avait si souvent vantée, te revient en tête. Tu as joué au hockey toute ta jeunesse, avec d'excellents joueurs, mais tu n'as jamais été témoin d'une telle urgence de gagner, de se défoncer ; aucun joueur professionnel moderne n'aurait pu égaler le degré d'intensité désespérée du jeu de Thomassie. Il a patiné pour tout un village, joué comme ses ancêtres ont vécu. Cette nuit-là, sa performance te fait prendre conscience de tout ce qui te manque, de tout ce qui te manquera toujours pour réellement saisir ce que ça signifie de vivre et surtout de grandir dans le Nord.

Le lendemain de votre retour triomphal sur le tarmac de l'aéroport – tout le village vous attendait, Thomassie est descendu de l'avion avec la coupe dans les mains –, les gars vont te chercher à l'école, dans ta classe, devant tes élèves qui rient. Ça te fait drôle de voir tes coéquipiers là, debout dans leur ancienne école, à t'attendre. Les cours sont suspendus, les élèves applaudissent et vous grimpez dans le camion de pompiers de la

communauté.

Vous roulez dans les rues du village en vous passant la coupe : un défilé de championnat dans les rues de Kuujjuaq. Par une matinée glaciale du mois d'avril, sur les berges de la rivière Koksoak, les enfants courent dans tous les sens en se lançant des roches, d'autres suivent le camion avec leurs bâtons de hockey, ils se font des passes avec les morceaux de glace qui traînent. De vieilles dames épient le défilé entre les rideaux, les pick-up sont pleins de jeunes de l'école qui crient au passage du trophée.

Debout sur le camion de pompiers, avec les gars qui t'ont accueilli dans leur équipe, dans leur communauté, tu soulèves le trophée du Toonik Tyme d'Iqaluit pour une dernière fois. Tu ris, mais tu as le goût de pleurer. En passant le trophée à Thomassie, tu as une pensée pour le taux de roulement du personnel de la commission scolaire. Toi aussi, tu partiras.

OceanofPDF.com

La nuit, de plus en plus souvent tandis que les travaux de l'autoroute avancent, Guillaume met ses bottes, sort de la maison et se réfugie dans la tente sous les pruches. Celles qui sont encore debout. Il ne peut pas se plaindre. Il a lui-même bûché une partie de la prucheraie pour y installer sa famille. Il a milité pour l'Action boréale, vu une dizaine de fois le documentaire de Desjardins, planté des arbres dans le nord de l'Ontario pour payer ses études. Il sait exactement à quoi ressemble le silence d'une coupe à blanc. Et s'il donne une partie de sa paie à Greenpeace, il a sacrifié une pruche immense pour construire une maison.

Caroline lui répète qu'il s'en fait trop, qu'il ne doit pas être si dur envers lui-même. Rien à faire. Un jour, la banlieue sera dans sa cour. Et ce sera de la faute des familles comme la sienne. Des amoureux de la nature et des grands espaces. Au cours des dernières années, la plupart de ses amis du Nord sont eux aussi revenus dans le Sud. Tous, ou presque, habitent maintenant en périphérie d'une ville. Un bel euphémisme pour décrire l'étalement urbain. Quelqu'un de très cynique pourrait dire qu'ils préparent le terrain pour les promoteurs immobiliers comme ils ont préparé le Nord pour les minières.

Dans la tente dressée derrière la maison, sous les pruches menacées par les haies de cèdres et les tondeuses à gazon, il peut déjà entendre les autos au loin. Il prie pour que la vieille ferme familiale des McDougall tienne le coup, résiste aux changements de zonage et aux taxes foncières, à la spéculation immobilière. L'autoroute passera à quelques kilomètres de la ferme, coupera en deux l'étang aux castors, qui se transformera sur les cartes du ministère en bassin de rétention des eaux pluviales.

Malgré tout, certains après-midi, le poêle crépite du bonheur immense de faire la sieste pendant que les gens travaillent pour mettre du gaz dans leurs chars. À ces moments, Guillaume réussit presque à oublier le ^{xxi}^e siècle et

ses boucanes. Il rêve à des lacs figés dans le froid polaire et son sommeil s'emplit du silence tordu d'épinettes noires de la rivière Koksoak. Koksoak ! Koksoak ! On dirait le cri du corbeau.

Caroline et lui sont revenus dans le Sud depuis plusieurs années. Il n'a jamais revu ses élèves ni les gars du hockey. Facebook n'existait pas à l'époque. Il pourrait aujourd'hui essayer de les retrouver, de prendre contact avec eux. Pour quoi faire ? À la place, il a construit la maison, fondé une famille avec la femme qu'il aime, aménagé une tente prospecteur dans sa cour en mémoire de celle du Nord. Pas une fois il n'a ouvert la porte de la tente sans avoir une pensée pour Kuujjuaq, pour ses élèves, pour ses anciens coéquipiers des Umimmaks.

La nuit, les coyotes hurlent encore. Pour combien de temps ? Sentent-ils eux aussi la ville s'approcher ? Au matin, Guillaume trouve les restes d'un dindon sur les berges du ruisseau. Il n'y a plus que les ailes attachées à un squelette. Dans ses rêves – il n'arrive plus à dormir que dans cette tente –, le vent se lève, soulève la toile, oxygène le feu dans le poêle. Allongé avec ses enfants dans le vieux sac de couchage acheté à la coop de Kuujjuaq, il espère ménager un peu d'avenir pour eux, infuser leur imaginaire du thé noir de la toundra.

Mais il n'est plus naïf. Un été, en revenant de Kuujjuaq pour les vacances, il est entré à Sherbrooke par la 410. Et il a vu : des terrains de stationnement, un boulevard, des magasins à grande surface. Le plateau Saint-Joseph. Dans l'auto, il a demandé à son père, venu le chercher à l'aéroport :

« Ils ont vraiment sacrifié la forêt, les terres agricoles, les vieilles granges pour de l'asphalte, du béton et des cochonneries à vendre ?

— Pourquoi tu penses que je suis resté toute ma vie au fond du rang ? Le monde a toujours pensé que c'est parce que je m'étais jamais remis de la mort de ta mère. On me reprochait de t'élever là-bas, tout seul, en plein bois. Mais c'est l'unique endroit où j'ai toujours voulu être. C'est difficile d'expliquer ça au monde : aimer les choses telles qu'elles sont, sans vouloir les changer, sans vouloir se changer. Juste être là et rien demander de

plus. »

Aujourd'hui, Guillaume comprend qu'un jour pas si lointain, ses enfants reviendront en pleurs de la forêt : « Papa, les bulldozers sont en haut de la colline. Papa, les bulldozers sont dans le champ. Papa, les bulldozers ont traversé le ruisseau. Papa, les bulldozers sont juste derrière la tente. » Ils voudront transplanter les petites épinettes dans la cour pour les sauver, feront exploser les bulldozers dans leurs cauchemars au milieu de la nuit, lanceront des roches dans les pare-brise des pick-up.

Et il ne saura quoi leur dire. Il n'aura que le silence du Nord à leur offrir. Et une tente prospecteur à l'ombre de la prucheraie. Il doute que ça suffise. Il mettra du bois dans la truie, soufflera sur les braises et ressortira le vieux *slingshot*¹ que son père lui avait donné pour son dixième anniversaire. Un soir, ils se rendront sur le chantier. Les pelles mécaniques et les bulldozers seront là, dans la nuit immobile.

Le père ramassera trois cailloux : un pour Laure, un pour Samuel, un pour Marie-Claire. Il tendra le *slingshot* à la plus vieille : un tir parfait dans la vitre de l'excavatrice. Puis viendra le tour du fils : « Cling ! » Et enfin, la petite dernière. Elle ratera la cible. Dans la nuit noire, Marie-Claire criera de rage, un hurlement à réveiller les derniers coyotes du canton. Quelque part au-delà de la nuit luira le sourire du grand-père.

1. Lance-pierre.

OceanofPDF.com

Guillaume est assis seul dans la tente prospecteur. Il a bordé les enfants dans leur lit sans rien dire, sinon ils auraient fait une crise pour dormir dehors avec lui. Il a embrassé Caroline et est sorti dans la nuit froide. Une nuit d'hiver, de lune sur la neige, de gin chaud, son goût d'épinette pour mesurer le temps qui passe. Une nuit à la mémoire de son père.

L'eau chauffe sur le poêle, la bouteille est à portée de main. L'autoroute, le deuil du paternel. Il prend une longue gorgée, se laisse aller au rythme de la vieille berçante en bois. Son père, son grand-père, des générations d'hommes de sa famille ont tué le temps dans cette chaise. Ils ont bourré leur pipe, roulé des cigarettes, ont bu une *shot* de brandy, une ponce de gin. Ils ont chanté des plaintes, des chansons à répondre, ont écouté la radio. Ils ont prié en silence pour que leur femme cesse de hurler de douleur, que le bébé sorte enfin, que ce soit un gars pour les travaux des champs ; ils ont rarement bercé le petit dernier, ont souvent chialé contre les plus grands pour qu'ils fassent moins de train ; ils ont veillé avec leurs amis en buvant une bière de trop, ont sacré après les hippies qui ont envahi le village dans les années 1970, n'ont plus rien dit quand internet haute vitesse est arrivé dans le rang.

Pendant tout ce temps, en se berçant, ils ont modulé l'histoire du pays. Le quotidien s'est déployé à partir de la chaise, s'est transformé en mémoire au fil des saisons, des naissances et des morts. Si la chaise craque, il fera froid demain. Si elle se déplace en berçant, des amis viendront. Une place libre pour le prétendant, une chaise sur l'anneau de la trappe de la cave pour le fatigant. Le battement de cœur d'une famille, d'une nation, dans un grincement de chaise mal huilée.

Un matin d'hiver, à – 40 degrés Celsius, les gars ont sorti la *sleigh*², ont attelé les chevaux. Ils ont ramassé leurs sciottes et leurs *bucksaws*³, ils sont partis bûcher. On entend encore le son de leurs haches dans le bois, quand

tout est calme et silencieux. Le matin à l'aube, quand Guillaume part à raquettes, monte la colline, traverse le champ, s'enfonce dans la forêt enneigée, il s'arrête sous une épinette, toujours la même. Il ferme les yeux, il n'y a que le vent et les mésanges. Il peut imaginer les gars en train de travailler. Leurs voix se mêlent au bruit des haches et des arbres qui tombent.

C'étaient des gars de la terre, des paysans, des gars de chantier. Bref, des gars de racontage, de taverne et de coups de poing sur la table en fin de veillée. Un de ces gars-là a coupé le bouleau jaune, abattu le frêne. Il a ramené les pitoues à la ferme, a préparé le bois, les clisses pour le siège, selon une vieille technique wabanaki. Dans la lenteur de l'hiver et l'odeur de la sciure de bois, il a confectionné la chaise, les patins, le banc, le dossier. Il a mis tout ce qu'il savait de la vie dans le bois de son ouvrage.

Demain, le gars assis sur la berçante retournera à raquettes dans la forêt. Au loin, il entendra les scies mécaniques qui allongent le tracé de l'autoroute. Il évitera ce secteur, longera les berges du ruisseau. Arrivé dans l'érablière, il ira saluer les anciens bûcherons, prendra des nouvelles du siècle dernier. Entre les grincements de la chaise et une gorgée de gin, ces bonshommes-là lui ont légué le goût de la lenteur, l'envie de se bercer. Ça ne fait peut-être pas des enfants forts ou un pays drette, mais c'est la meilleure façon de regarder la neige tomber.

2. Traîneau.

3. Scie à bûches.

OceanofPDF.com

Au matin, les enfants viennent rejoindre leur père. Guillaume dort dans la chaise berçante, le menton sur la poitrine.

« Papa ? Réveille-toi, papa.

— Il est mort ou quoi ?

— Papa est mort ! »

Marie-Claire hurle sa vie ; Guillaume se réveille, il a mal à la tête. La bouteille de gin repose au pied de la berçante.

Il a une moufette morte dans la bouche, son cerveau veut exploser, la nausée lui donne le goût d'aller se coucher et de dormir jusqu'à la fin des temps. Les enfants se sont déjà glissés dans son *sleeping*, ils le regardent en silence. Ils veulent une histoire, mais n'osent pas demander. Ils ne comprennent pas l'état de leur père, ignorent tout des symptômes d'une gueule de bois, mais se doutent bien, à voir son visage blême, que la nuit a été dure. Guillaume se lève, attise le feu presque éteint. Pendant que l'eau pour le café bout, il se met à raconter :

« J'ai passé deux semaines à vider la vieille maison en bois de grand-papa. Toute une vie à faire disparaître. Votre grand-père, c'était ce qu'on appelle un ramasseur. »

Guillaume n'est pas trop sûr de ce qu'il a le goût de raconter aux enfants. Son père a toujours représenté quelque chose de trop grand pour le faire entrer dans une histoire. Comment leur dire qu'il était l'hiver, le silence, la chasse, les histoires, la pêche, le bois ? Il a poussé Guillaume vers le Nord et Caroline, a semé en son fils, au gré des promenades dans la forêt, des rêves d'enfant qui ne sont pas étrangers à cette idée de dresser une tente prospecteur derrière la maison. Il était de par là-bas, du fond des rangs, où résonnent les rythmes de l'enfance de Guillaume. Et surtout, il était sa mère, la perte, le deuil.

« Vous savez, un ramasseur, comme le gars qui rôde dans les quartiers

tard le soir, la veille de la récolte des gros rebuts. Le gars que vous voyez jamais, qui revend le vieux fer, dénude les fils électriques pour le cuivre, ramasse les choux gras du monde pour s'en faire un trésor. C'était ça, votre grand-père. Il parlait pas beaucoup, mais il ramassait ; c'était comme s'il refaisait l'histoire du pays, avec ses vieilles affaires.

» Quand j'étais jeune, les samedis matin, quand on n'allait pas se perdre dans le bois, on partait dans le pick-up de grand-papa. On faisait le tour des ventes de garage, pis je vous jure qu'il achetait tout. J'vous le dis : tout. Des tables de cuisine, des tables de chevet, des tables à café, des petites tables, des grosses tables, des moyennes tables, toujours des tables. Des chaises de cuisine, des chaises berçantes, des chaises hautes, des petites chaises, des grosses chaises, des moyennes chaises, toujours des chaises. Des matelas *king*, des matelas *queen*, des matelas simples. Sans oublier les vieux dictionnaires d'expressions canadiennes-françaises, les encyclopédies, les livres de croissance personnelle, les jouets pour les enfants. Il mettait tout ça dans la boîte du pick-up, recouvrait le stock d'une bâche qu'il attachait avec une vieille corde sur le point de casser. Ça pognait dans le vent, on avait l'air de vrais pirates. Pis quand y avait plus de place, il entassait le reste sur le toit.

» C'est ben simple, à midi, quand on avait fini la *run*, on ressemblait à une famille d'Okies fuyant la sécheresse pendant la Grande Dépression. Sauf que, nous autres, on s'est jamais rendus en Californie. Non, nous, c'était les villages des environs ; pensez même pas aux nouvelles banlieues qui grugent les collines. Tout le monde sait que les ventes de garage dans les quartiers neufs, ça vaut pas grand-chose. Il faut laisser le temps aux familles d'accumuler des cochonneries.

» Grand-papa a passé sa vie à donner une deuxième chance aux objets, à ramasser ce qui était destiné à disparaître, enterré au dépotoir. Il n'a jamais rien acheté de neuf. Je pense même qu'il a jamais mis les pieds dans un magasin. Les Brault & Martineau, les Canadian Tire, les Home Depot pis tous ces magasins-entrepôts qui poussent en bordure des villes, il haïssait ça à s'en confesser. Il préférait faire son tour, jaser avec le vieux monde,

prendre une bière avec les ferrailleurs et les ramasseurs dans les cours arrière, les fonds de garage, la fraîcheur des caves.

» Je le vois encore me montrer une de ses chaises berçantes. Il se rappelait chacun des propriétaires, leur nom, le village d'origine de leur famille, leur occupation. Ça, c'était à un dénommé Vachon, un antiquaire, les Vachon de Saint-Sylvestre, en Beauce. Regarde le bois de la berceuse, c'est le bonhomme qui l'a travaillé. À partir d'un érable coupé à la sciote sur la terre familiale, puis équarri à la hache, sablé à la main, sans machine. Pendant un hiver de temps. Regarde, touche au bois, sens-le, mon p'tit gars. J'te jure, cette chaise-là a plus de cent ans et elle sent encore le sirop d'érable.

» À vrai dire, j'ai jamais trop compris ce qu'il essayait de faire. Il n'a rien laissé derrière lui, sauf le souvenir d'un pick-up surchargé zigzaguant sur le chemin, cahin-caha. Mon père a jamais eu le pied léger. Dans sa maison, il y avait toujours de la musique, de vieux airs traditionnels. Mais quand les disques s'arrêtaient, dans le silence, on entendait comme une sorte de bourdonnement, la rumeur d'une conversation. Il disait que c'était la mélodie de ses vieilles affaires, l'écho des vies dont elles avaient été témoin.

» Mais le dernier matin, en finissant de vider la maison, je me suis rendu compte que le murmure avait disparu. J'étais assis au milieu des boîtes défaites et j'entendais plus rien. J'aurais jamais pensé que les vieilles affaires de mon père pouvaient être silencieuses comme ça. Je suis remonté et suis sorti sur la galerie en train de s'écrouler sous le poids de tous les meubles que j'avais déjà extirpés de la cave. Dans la cour, le pick-up de votre grand-papa ressemblait à un vieux chien plein de rhumatismes endormi dans la garnotte⁴. J'ai fermé les yeux, le vent soufflait entre les branches des peupliers. »

Les enfants regardent leur père. C'était quoi, cette histoire-là ? L'eau pour le café bout. Les deux plus vieux sortent de la tente en s'engueulant ; Samuel ne comprend rien quand son père parle en poèmes. Laure lui dit que ce n'est pas dur à comprendre, qu'il parlait de grand-papa et d'une chaise

berçante. Marie-Claire en profite pour s'asseoir sur les genoux de Guillaume. Elle fait semblant de s'y endormir, les bras passés autour du cou de son père. Elle vient de gagner une journée de congé : pas de garderie aujourd'hui.

4. Gravier.

OceanofPDF.com

Chaque année, vous allez démonter la tente vers la fin du mois d'avril, même si les Inuit circulent sur les lacs jusqu'au mois de juin. Ils transportent les motoneige et les *qamutiik* sur le plateau de leur pick-up jusqu'au lac Stuart et, de là, ils partent vers le nord pour la chasse à l'outarde. Ils vont de lac en lac. Les abords des cours d'eau commencent à dégeler, alors ils accélèrent pour surfer jusqu'à la berge.

Des familles entières voyagent ainsi, les enfants entassés dans les *qamutiik*. Parfois, les motoneige s'enfoncent dans la glace ramollie ; elles slochent, comme on dit dans le Nord. Les hommes, les pieds dans l'eau, décrochent le traîneau. Ils soulèvent l'arrière de la motoneige pendant que les enfants et les femmes tirent sur les skis. Une fois le véhicule dégagé, ils doivent trouver un camp vite fait pour faire un feu et se sécher. Ils s'en sortent toujours.

Les outardes, c'est le moment préféré des Inuit : le printemps arrive, il fait au-dessus de zéro le jour, et la lumière libérée de l'hiver court partout sur la toundra pendant dix-huit à vingt heures. Dès que les premiers voiliers d'outardes arrivent du sud, les enfants montent sur les toits des maisons et imitent les cris des oiseaux à la perfection. Puis, en quelques heures, l'école se vide, le village aussi. Quand les gens reviennent, les traces des lunettes de soleil imprimées en négatif sur leur peau brûlée donnent l'impression qu'ils les portent encore. Tout le monde rit. Tout le monde rit toujours au printemps.

Pour la plupart des *Qallunaat*, la saison de motoneige se termine autour de la fin du mois d'avril, avant que les lacs commencent à dégeler. On naît dans le Nord ou on y arrive. Vous avez annoncé à la commission scolaire que Caroline était enceinte, que vous ne reviendriez pas l'automne suivant. En juin, après la fin des classes, vous ferez vos boîtes et, quelques jours avant le solstice d'été et son soleil de minuit, vous partirez.

Depuis que la nouvelle s'est répandue, tes élèves te boudent, ne remettent plus leurs devoirs, ne font même pas mine de travailler en classe. La plupart s'absentent, et tu as recommencé à parler tout seul en regardant les collines rocheuses par la fenêtre. Elles te sont devenues si familières, elles sont entrées dans ton quotidien sans que tu t'en rendes compte. Les reverras-tu un jour ? Les gens du village vous saluent de loin, les gars du hockey ne passent plus te prendre pour aller boire de la bière. Tu n'oses plus aller au bar. Ils t'en veulent, c'est plus fort qu'eux. Ils ont toujours su que tu n'appartenais pas à leur monde, mais ils espéraient que tu aimerais assez le Nord pour rester au moins quelques années de plus, le temps de quelques tournois. L'autre jour, tu as croisé Thomassie au Northern ; il t'a à peine regardé.

Avec les amis de l'école, vous avez décidé d'aller chercher la tente de Ben le samedi Saint. Ben, Alex, Catherine, Isabelle, Caroline et toi : vous camperez toute la bande jusqu'au lundi de Pâques et reviendrez au village en fin de journée, pour la dernière fois, en ce qui concerne Caroline et toi.

Le vendredi, tu décides d'aller dormir à la tente, seul. Il n'y a que Caroline qui soit au courant. Tes amis ne t'auraient pas laissé partir : trop risqué de voyager en solitaire dans la toundra. Un bris mécanique, perdre le sentier, un blizzard soudain. Mais tu as besoin de solitude, de faire la paix avec le sentiment de trahir tes élèves et les gars du hockey. Tu sais pourquoi tu pars, mais tu ne sais pas, n'as jamais su, ce qu'il aurait fallu pour que tu restes. Ce pays n'est peut-être pas fait pour toi, malgré le hockey, le rire de tes élèves, les splendeurs du ciel sur la toundra.

Sous la tente, après avoir allumé le fanal et bourré le poêle, tu pleures. Tu es le seul humain à des kilomètres à la ronde. Le village est là-bas à l'est, sur les berges de la rivière. Certains gars de l'équipe doivent être au bar, les autres partis à la chasse. Caroline regarde un film dans votre appartement, les amis de l'école préparent l'équipement de camping, tes élèves marchent dans les rues qu'ils connaissent trop bien. Dehors, il n'y a que la toundra et les loups, et sous la tente, que toi et tes regrets. Tu passes une partie de la nuit à essayer d'écrire une lettre d'adieu à tes élèves. Tu aimerais parler

inuktitut ; ce serait tellement plus simple pour leur dire que tu les aimes même si tu pars.

OceanofPDF.com

Vers la fin de février, une tempête de pluie verglaçante s'abat sur la vallée. Les arbres sur les berges de la rivière étincellent, contrastant avec les eaux noires du cours d'eau. Un cèdre est tombé sur le fil électrique qui relie la maison au réseau d'Hydro-Québec. La forêt a pris sa revanche. Le courant ne sera pas rétabli avant plusieurs jours. Il n'y a pas de chauffage dans la maison, la pompe du puits ne fonctionne plus. Caroline propose d'aller vivre sous la tente. Les enfants courent dans tous les sens. Ils n'en reviennent pas de leur chance : pas d'école, vivre dans les bois.

Caroline entasse la bouffe du congélateur et du frigo dans des glacières que Guillaume transporte à l'extérieur et dépose dans des trous creusés dans la neige. Les enfants font leurs valises, chacun s'affaire aux préparatifs dans une atmosphère de départ pour les vacances.

Sous la tente, Caroline s'assure que le coin cuisine est fonctionnel : le poêle Coleman, les cannages, le couteau suisse. Laure prépare les lits, gonfle les matelas de camping, déroule les *sleepings* pendant que Marie-Claire explique la situation à ses Playmobil.

Guillaume et Samuel sont plus loin dans la forêt, à faire du bois de chauffage. Ils coupent les arbres morts, nettoient une partie de l'érablière. Guillaume explique à son fils qu'ils auront besoin de beaucoup de bois dans les jours à venir :

« Il faut mettre les plus grosses bûches de côté ; celles-là, on ne les fendra pas, elles vont servir à chauffer la tente pendant la nuit. Les autres, tu les fends en quartiers de différentes grosseurs, pour qu'on puisse contrôler la chaleur du poêle. Tu sais comment c'est : soit on gèle, soit on crève comme en pleine canicule. Je sais pas comment ton grand-père faisait, mais il contrôlait comme il voulait la chaleur de son Bélanger. Il faisait toujours bon, même le matin au lever. Imagine, il cuisait des tartes et des tourtières en tenant son poêle à 350 pendant des heures. Je te le dis, ti-gars, c'était du

grand art de le voir aller. »

Samuel écoute son père, transporte les bûches, les entasse dans le traîneau. Lorsque celui-ci est plein, il le traîne jusqu'à la tente, puis corde le bois. Son père lui répète :

« Ça prend une belle corde. Grand-papa disait toujours que les cordes de bois hors du camp racontent l'état de la famille. Quand la corde est bien droite, solide, les visiteurs savent que tout va bien et qu'ils sont les bienvenus. Il fait chaud dans le camp, il y a assez d'eau, assez de bouffe. Les gens qui sont là sont des travailleurs.

— Et si la corde est toute croche ?

— Si la corde est toute croche, si les visiteurs ont l'impression qu'elle va sacrer le camp à la prochaine bûche qu'on prend, alors ils savent que quelque chose ne marche pas. La famille manque de fierté, ou bien elle est paresseuse. Ou pire : elle ne sait pas comment vivre dans le bois. »

La corde de Samuel est parfaite.

Le soir, après la soupe au poulet et nouilles que Caroline a réchauffée sur la truie, les enfants s'étendent dans leur *sleeping*. Ils sont épuisés par leur journée d'ouvrage. Guillaume leur parle un peu du Nord mais ils s'endorment, leurs rêves dérivent dans la nuit. Dehors, il fait noir pour de vrai, un ciel que ne perce aucune étoile, que ne troue aucun lampadaire : l'obscurité totale. Même la ville au loin n'a pas d'électricité. Son halo ne se reflète plus dans les nuages.

Dès les premiers rayons du soleil sur la toile, les enfants émergent du sommeil. Guillaume a bourré le poêle un peu avant leur réveil. Les enfants sortent faire leurs besoins sous l'épinette. Il faudra construire des toilettes. Pendant que Caroline prépare le café, les œufs et le bacon, Guillaume et Laure descendent au ruisseau. À l'aide d'une hachette, ils cassent la glace qui s'est formée pendant la nuit sur le bassin. Une fois l'ouverture créée, ils recueillent l'eau avec des chaudières, puis vident celles-ci dans un bidon fixé au traîneau. Lorsqu'il est plein, ils retournent à la tente. L'odeur du bacon dans le bois doit rendre les coyotes complètement fous.

Après le déjeuner, Laure fait chauffer de l'eau pour la vaisselle, Caroline

lit un livre à Marie-Claire. Dehors, Guillaume et Samuel construisent des toilettes rudimentaires. Trois murs pour couper le vent, deux planches de travers sur lesquelles s'asseoir, un seau. Au moins, ils n'auront pas à s'accroupir dans la neige.

Puis, tous ensemble, ils préparent le pique-nique : Guillaume beurre les pains, Caroline sort la viande froide, Laure et Marie-Claire enveloppent les sandwichs dans du papier d'aluminium pendant que Samuel coupe les crudités avec le couteau suisse. Une fois le lunch prêt, ils partent dans les bois à raquettes. Guillaume tire Marie-Claire dans le traîneau. Ils descendent au ruisseau, qu'ils suivent jusqu'à la rivière. À la sortie de la forêt, dans les champs glacés, des dindes sauvages sont réunies par dizaines. Le redoux leur donnera des forces pour passer le reste de l'hiver.

Sur les berges de la rivière, ils ramassent du bois mort et Guillaume allume un feu. Ils réchauffent les sandwichs dans la braise. Caroline sort les thermos de soupe et de thé. Couchée sur le dos dans la neige, Marie-Claire demande pourquoi le bout des pruches penche toujours du même bord. Guillaume n'avait jamais remarqué, mais sa fille a raison : la cime des pruches pointe vers l'est. Le grand-père aurait été fier de sa petite-fille.

Le deuxième soir, les nuages se dissipent et les étoiles apparaissent avec le nouveau quartier de lune. Le froid descend du nord, l'hiver reprend ses droits après l'épisode de verglas. Le poêle n'a pas dérougi depuis qu'ils ont emménagé sous la tente. Samuel a fendu quelques bûches en fin de journée, a rempli la boîte à bois. *Il faudra faire d'autre bois de chauffage demain*, se dit Guillaume. Il fait cuire des tranches de pain de ménage directement sur le poêle, Caroline verse du sirop d'érable dans un bol ; les enfants s'endorment heureux, les mains et la bouche gommées.

Quand Guillaume se réveille le lendemain, Caroline et les enfants dorment encore. Il ajoute une bûche dans le poêle, sort dans le petit matin et s'enfonce dans les bois. Arrivé à la clairière, sous un ciel polaire, sans aucun nuage, il s'arrête. Le silence est parfait, d'une telle densité que Guillaume pourrait le prendre dans ses mains et en faire une boule de neige. Il ferme les yeux, tourne la tête vers le soleil qui vient à peine de dépasser la

cime des arbres. Un érable craque, son écorce fendue par le gel ; au loin, le bec du grand pic martèle le tronc d'un arbre mort. Guillaume reste là, debout dans la neige jusqu'aux genoux. La sensation du matin froid sur la peau de son visage, la lueur rouge derrière ses paupières closes : pendant quelques minutes, le Nord lui est rendu.

Deux autres jours passent, entre marches en forêt, tâches ménagères – aller chercher de l'eau au ruisseau, faire du bois, préparer les repas que la famille partage dans la lumière du fanal – et jeux dans la neige. Au matin du quatrième jour, l'électricité est rétablie. Pas déjà ! Les enfants supplient leurs parents de dormir dans la tente une nuit de plus, juste une. Le froid polaire descendu du nord resserre sa morsure, le mercure est passé sous la barre des – 20 la nuit précédente. Guillaume n'a pas beaucoup dormi ; il a veillé sur le sommeil des siens en chauffant le poêle.

Caroline et lui acceptent, mais chacun a une tâche à accomplir s'ils désirent passer cette dernière nuit au chaud. Malgré le froid polaire, « *Il faut qu'il fasse beau dans la tente* », comme on dit en Gaspésie. Les enfants rient de l'expression de leur mère et se mettent à l'ouvrage. Laure et Samuel passent la journée dans l'érablière avec leur père, à faire du bois de chauffage. Caroline et Marie-Claire, pour préparer le retour à la maison, rapportent la nourriture dans le frigo.

Ce soir-là, les enfants n'ont pas sommeil. Ils profitent des derniers moments sous la toile. Et ils veulent une histoire ; ils étaient tellement épuisés les autres soirs qu'ils s'endormaient avant l'heure du conte. Guillaume a envie de raconter aux enfants l'histoire du Corbeau.

« Est-ce que quelqu'un parle inuktitut, ici ? »

Les enfants rient.

« Quelqu'un peut imiter le cri du corbeau ? »

Laure s'essaie, puis Samuel. Enfin, Marie-Claire l'imité à la perfection :

« *Qau !* »

— Voilà, tu viens de dire *jour* dans la langue de la terre de Baffin. Il y a très, très longtemps, la Terre était plongée dans l'obscurité la plus totale. Les Inuit ne pouvaient chasser que la perdrix des neiges et le lièvre

arctique, parce qu'ils pouvaient les voir dans le noir. Le corbeau, lui, était tanné de voler dans les ténèbres et il avait faim. Il ne trouvait pas sa nourriture dans cette nuit éternelle. Il est allé voir le renard arctique, qui était gras et repu, parce qu'il aimait chasser la nuit. D'ailleurs, son cri, *taaq*, signifie "obscurité". Le corbeau a demandé au renard s'il était possible de trouver une solution pour que lui aussi puisse manger à sa faim. Il lui a proposé de laisser le jour arriver. Le renard lui a répondu que lui aimait beaucoup la nuit. Ils ont discuté, négocié, se sont chicanés, puis ont fini par s'entendre. Au sommet de la Terre, chacun aurait la moitié de l'année : six mois de clarté pour le corbeau, six mois de noirceur pour le renard. Plus au sud, ils se partageraient les jours, avec une période spéciale pour chacun : le solstice d'été pour l'un, celui de l'hiver pour l'autre. Les deux sont repartis heureux chacun de son côté, avec le jour, la nuit et le passage des saisons en guise de cadeaux pour le peuple inuit. À partir de là, les Inuit ont pu chasser autre chose que des perdrix des neiges et des lièvres arctiques et ils sont devenus les meilleurs chasseurs de phoques et de caribous que la Terre ait portés. »

Avant d'éteindre le fanal, Guillaume met dans le poêle la plus grosse bûche d'érable, de peur que les enfants aient froid. Tout le monde s'endort et Guillaume somnole dans la chaise berçante de son père. Il rêve au corbeau, qui vole dans la nuit noire. Puis ses ailes deviennent rouges, son corps brûle comme la lave d'un volcan. On dirait un météore dans le ciel sans étoiles ni lune. Il n'y a plus d'air, la chaleur embrase les forêts, le monde disparaît sous une épaisse brume toxique. Guillaume se réveille en sursaut : la tente brûle. Le feu s'est propagé dans la cheminée du poêle, a enflammé la toile, s'attaque maintenant à la structure en bois. Il crie.

Caroline aide les enfants à sortir des sacs de couchage. Guillaume ouvre la porte de la tente et les jeunes sortent à quatre pattes. Leurs parents les rejoignent au cœur de la nuit polaire chauffée par l'incendie. Les enfants, en pyjama, nu-pieds dans la neige brûlante, hurlent. Caroline prend Marie-Claire dans ses bras, Guillaume les deux plus vieux, et la famille court vers la maison.

À l'intérieur, Guillaume enfle des bottes, s'empare du premier manteau sur le crochet de l'entrée et ressort dans la nuit en feu. À l'aide d'une pelle, il essaie d'étouffer les flammes avec de la neige, mais la tente continue de flamber comme un immense feu de la Saint-Jean. Le brasier éclaire la forêt, les étincelles s'envolent dans le ciel. Il fait – 30 degrés Celsius, mais Guillaume ne sent rien. Il espère sauver quelque chose, la vieille berçante de son père... Les bonbonnes de propane du poêle et du fanal explosent. Guillaume se jette dans la neige. Par la fenêtre du salon, Caroline et les enfants regardent la tente s'envoler dans la nuit carbonisée.

OceanofPDF.com

La famille dort encore. Comme tous les matins depuis qu'ils ont vécu sous la tente, les enfants sont venus rejoindre leurs parents à l'aube et se sont rendormis contre le corps de leur mère. Guillaume descend faire chauffer de l'eau. Par la fenêtre, il voit les bruants voler dans les cèdres noircis par l'incendie. Les vieux cultivateurs du coin les appellent « moineaux blancs » ou « oiseaux des neiges » ; ils disent que leur envol annonce les tempêtes.

Guillaume sort, il fait froid. Le jour est bleu et blanc. Il aurait aimé pouvoir descendre à la tente, faire un feu, se recoucher dans le *sleeping* acheté dans le Nord ou dans sa vieille momie. Tout a brûlé, y compris la berçante de son père : le lendemain, il ne restait que le poêle noirci parmi les décombres. Guillaume remonte la cour vers la boîte aux lettres, ses pas crissent dans la neige. C'est le bruit du Nunavik, le souvenir le plus net qu'il garde de la toundra. Sur la première page du journal, en lettres rouges :

LA TRAGÉDIE INUIT :

UN DOSSIER À LIRE DANS LE CAHIER ENJEUX

Des nouvelles du Nord. Il retourne vers la maison, les bruants des neiges se pourchassent dans la lumière du mois de mars. Là-haut, les jours seront bientôt aussi longs que les nuits, comme dans l'histoire du corbeau et du renard ; ici, c'est déjà la fin de l'hiver.

Il ouvre le journal sur la table de la cuisine. Deux photos se partagent toute la page couverture du cahier. Sur celle de gauche, des chiens de traîneau attachés à leur chaîne ; un ciel qu'on imagine bleu s'étend sur la toundra blanche. À droite, un Inuk, en ville, intoxiqué : il crie. On dirait qu'une meute de loups s'apprête à l'attaquer. Dessous, quelques lignes présentent le contenu du dossier, la longue litanie de la vie des Inuit, dans la toundra ou les rues de Montréal : taux de suicide, DPJ, homicides,

décrochage scolaire, alcool, drogue, violence, itinérance, taux de suicide, taux de suicide, taux de suicide, encore et toujours dans ce grand pays noir et froid.

Guillaume referme le cahier du journal, descend au sous-sol. Il fouille dans les boîtes empilées dans un coin, cherche les photos de ses anciens élèves. Le matin de son départ, ils sont venus boire du thé à son appartement. Avant de le saluer une dernière fois, ils ont signé les boîtes qui s'empilaient dans le salon. C'était devenu une habitude, un rituel qu'ils ont accompli sans trop d'émotion.

Dire adieu à des enseignants : ils l'ont fait plus d'une fois lors de leur parcours scolaire. Ils ont refermé la porte de son appartement et Guillaume est resté de longues minutes assis sur le divan, en silence. Ils doivent être dans la vingtaine aujourd'hui. L'âge qu'il avait quand il leur a enseigné.

Il sort de la boîte des sculptures en pierre à savon. Des phoques, des bélugas, des ours polaires. Dans les derniers mois, Caroline et lui en achetaient toutes les semaines, comme s'ils pressentaient le vide que laisserait le Nord une fois qu'ils l'auraient abandonné. Puis, quelque chose de froid, de coupant : des *uluit*. Phoebe leur avait offert ces couteaux inuit pour souligner leurs trois années de service à l'école. Lors de la remise des cadeaux, elle ne s'était adressée à eux qu'en français, comme si l'inuktitut ne les concernait déjà plus. Ils ne l'apprendraient jamais.

Voici les photos de ses groupes. Il essaie de se souvenir de tous les noms. Il se revoit, jeune enseignant, debout dans le gymnase de l'école, le premier jour, avec sa liste d'élèves dans les mains, incapable de prononcer les noms des adolescents avec qui il allait passer les dix prochains mois. D'où arrive-t-il encore, celui-là ? En tout cas, il est reparti, comme tous les autres.

Il sort de la boîte une tuque de Kuujuaq, sa casquette de champion du Toonik Tyme, se dit qu'il pourrait la donner à Samuel. À la fin de l'année scolaire, les gars du hockey avaient l'habitude de passer le prendre, une façon de lui souhaiter un bon été. Ils roulaient en pick-up sur un des trois chemins de gravier qui sortent du village. Quelques kilomètres au sud, à l'ouest ou au nord, pour changer le mal de place. Et toujours, à la fin de la

route, une vue sur la Koksoak. Ils buvaient de la bière en contemplant le vide de la toundra, les remous de la rivière. Parfois, des caribous passaient, ou ils apercevaient au loin des bœufs musqués broutant du lichen. Lorsque Caroline et Guillaume sont partis pour de bon, les gars ne sont pas venus les saluer.

La boîte de carton est presque vide. Il ne reste plus que la photo d'une tente prospecteur, dans la nuit, à l'abri d'un bosquet de mélèzes. Sur la toile illuminée par la lumière d'un fanal se découpent des ombres. C'est lui et ses amis de l'école, parmi les poêlons, les sacs, les manteaux accrochés aux troncs des conifères servant d'armature à leur abri. Des raquettes sont plantées dans la neige, la masse sombre d'une motoneige se devine dans le coin droit de la photo. Il pense aux amis du Nord, à ces Québécois du Sud qui se sont adaptés au quotidien inuit du mieux qu'ils ont pu. Certains, comme Caroline et lui, sont restés quelques années, d'autres dix ans, d'autres encore, beaucoup moins nombreux, y sont toujours.

Le jour du départ, dans l'avion immobilisé sur le tarmac de l'aéroport de Kuujuaq, Guillaume a feuilleté la revue trilingue de First Air. Un des articles portait sur les gagnants d'Ivakkak, la course de traîneaux à chiens. Le meilleur *musher* de Kuujuaq, Pita, un gars de l'équipe de hockey, a terminé en deuxième position. Guillaume n'a pas osé regarder le village par le hublot quand l'appareil a pris son envol au-dessus de la rivière. La plage aux barils, la côte du radar, le chemin de la Dompe : à quoi ressemble le village aujourd'hui ? Que deviennent ses anciens élèves dans ce Nord qui, grâce à leur souvenir, est resté un peu le sien ? Que font les gars du hockey de leurs fins de semaine ? La tragédie inuit. Guillaume sait que tout ce qui est écrit dans le reportage du journaliste est terriblement vrai, terriblement exact. Mais il sait aussi que tout n'a pas été écrit.

Il regarde le fond de la boîte vide. Une feuille de papier est coincée dans le repli du carton. Il la prend, reconnaît son écriture : c'est le brouillon de la lettre qu'il a écrite à ses élèves lors de la dernière nuit sous la tente, à Kuujuaq. Au départ, il voulait la lire en classe, mais il avait manqué de courage. Et il y avait toujours trop d'absents. Puis, à son retour dans le Sud,

l'idée de l'envoyer par la poste avait traversé son esprit. Mais à qui ? Et il l'avait tout simplement oubliée.

OODLAKOOT. GUILLAUME UVUNGA. ANUIKI. ANUINITUNGNA. DÉSOLÉ. C'EST PAS MAL TOUT CE QUE JE SAIS DIRE DANS VOTRE LANGUE. MAIS J'AI ÉTÉ HEUREUX. J'AIMERAIS QUE VOUS LE SACHIEZ. JE SAIS QUE ÇA NE CHANGERA RIEN : JE PARS, COMME TOUS LES AUTRES.

JE ME SUIS SOUVENT DEMANDÉ CE QUE JE FAISAIS DANS VOTRE VILLAGE. JE ME RAPPELLE MON DÉSIR, À PEINE ARRIVÉ, DE REPARTIR AVANT MÊME DE VOUS CONNAÎTRE. J'AI VÉCU TROIS ANS DANS VOTRE PAYS, J'AI ENSEIGNÉ À VOTRE ÉCOLE, J'AI CAMPÉ DANS LA TOUNDRA ET JE N'AI MÊME PAS APPRIS LA LANGUE DE VOTRE PEUPLE. IL ME SEMBLE QU'IL N'Y A QUE LES BELGES AU CONGO, LES FRANÇAIS AU CAMEROUN, LES AMÉRICAINS PARTOUT SUR LA PLANÈTE QUI PEUVENT SE PERMETTRE ÇA.

J'AI LU DANS UN LIVRE ÉCRIT PAR UNE AÎNÉE DU VILLAGE QU'ELLE TROUVE QUE LES QALLUNAAT AUJOURD'HUI NE S'INTÈGRENT PLUS À LA COMMUNAUTÉ COMME ILS LE FAISAIENT À L'ÉPOQUE. ILS NE FONT PLUS L'EFFORT D'APPRENDRE L'INUKTITUT, ILS RESTENT DANS LEUR COIN EN ATTENDANT DE REPARTIR VERS LE SUD. « APRÈS AVOIR EU LEUR PETIT FUN », COMME LE CHANTE VOTRE PROF D'INUKTITUT. J'AI L'IMPRESSION DE VOUS AVOIR PRIS QUELQUE CHOSE SANS RIEN LAISSER EN RETOUR.

MON SÉJOUR PARMİ VOUS SERA UNE DES EXPÉRIENCES LES PLUS MARQUANTES DE MON EXISTENCE. MAIS POUR VOUS, LE NORD, CE N'EST PAS UNE EXPÉRIENCE, C'EST VOTRE VIE. JE SUIS VENU À VOUS AVEC MON IGNORANCE. JE REPARS AVEC LE BONHEUR DE VOUS AVOIR CONNUS. IL Y A EU LE HOCKEY, LES SORTIES DE CHASSE AVEC LES GARS. VOUS SAVEZ AUSSI COMBIEN J'AI AIMÉ LES FINS DE SEMAINE À LA TENTE AVEC LES AUTRES PROFS DE L'ÉCOLE. VOUS M'EN PARLIEZ LE LUNDI MATIN, ÇA VOUS FAISAIT PLAISIR DE SAVOIR QUE J'AVAIS PASSÉ DU TEMPS « ON THE LAND ».

LE MOMENT DE PARTIR, DE VOUS DIRE ADIEU, EST ARRIVÉ. CAROLINE EST ENCEINTE ET NOUS AVONS DÉCIDÉ DE VIVRE CETTE ÉTAPE AVEC LES NÔTRES, DANS LE SUD. J'AI L'IMPRESSION QUE JE DEVRAIS M'EXCUSER, MAIS JE NE SAIS PAS TROP DE QUOI.

VOTRE PAYS EST MAGNIFIQUE, VOUS ÊTES MAGNIFIQUES. LES JOURNÉES À L'ÉCOLE

ÉTAIENT SOUVENT INTERMINABLES. POUR VOUS. POUR MOI AUSSI. MAIS VOUS M'AVEZ APPRIS À RIRE. VOUS M'AVEZ APPRIS À VIVRE. *NAKURMIK MARIALUK.*

TAIMA.

Ses mains tremblent. En haut, Marie-Claire réclame des céréales en criant, son frère court en rond dans le salon et la nargue. Guillaume s'essuie le coin des yeux, remonte avec la boîte, le cordon du cœur traînant dans ses souvenirs. Caroline est penchée sur le journal. Son chum sait à quoi elle pense, à qui elle pense. Il dépose la photo de la tente sur la table. Elle la regarde, sourit. Dehors, les bruants continuent de virevolter dans les cèdres. Il faudrait qu'il neige bientôt, pour recouvrir les restes du désastre. Les enfants n'osent plus regarder par la fenêtre. Ils ne sont pas retournés dans les bois depuis le feu. Ils ont ressorti les tablettes et la PS4. La tente était si belle sous la neige : la toile blanche, le tuyau du poêle, la promesse de l'abri.

Au cours des prochaines semaines, les bruants des neiges migreront vers le nord, fuyant le printemps ; ils arriveront au Nunavik avec les neiges d'avril. Les Inuit les appellent *qaulluqtaaq*. Ce sont eux, les vrais habitants de l'hiver. Guillaume restera sur place, les pieds dans la boue, à ramasser les débris enfumés de son rêve. Il ignore si ses anciens élèves se souviennent du jeune enseignant maladroit qu'il a été. Lui n'a rien oublié.

Il enfile ses bottes d'hiver, met une vieille chemise de chasse déchirée. Sa tuque à l'effigie du village de Kuujuaq sur la tête, il sort de la maison, descend vers la forêt. Devant les restes de la tente, à l'orée du sous-bois, il dégage la souche de la pruche sous la neige noire. Il s'assoit devant la forêt, sous un ciel de fin d'hiver. Son esprit dérive, vingt minutes passent.

Et dans le silence d'après-catastrophe, il entend le Nord se disloquer comme la banquise au dégel, il entend le Nord fondre sur le reste du monde.

Note

À la page 162, je fais allusion au livre *Kuujjuaq : Memories and Musings* (1995), écrit par l'aînée Dorothy Mesher. La référence à la chanson de l'enseignant d'inuktitut est inspirée par la chanson « Killer » de l'artiste originaire de Kuujjuaq Etua Snowball, parue sur l'album *Culture Shock* (2011).

J'en profite pour transmettre mes salutations, pleines de respect et d'amitié, à tous les Kuujjuamiut, de cœur et d'adoption.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Retrouvez notre catalogue sur

www.editionsdelaube.com

OceanofPDF.com

Pour limiter l’empreinte environnementale de leurs livres,
les éditions de l’Aube font le choix de papiers
issus de forêts durablement gérées et de sources contrôlées.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l’Aube.

Pour toute remarque ou suggestion,
n’hésitez pas à nous écrire à l’adresse

a été achevé d’imprimer en décembre 2022
pour le compte des éditions de l’Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d’Aigues

Dépôt légal : janvier 2023
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com

OceanofPDF.com